BIBLIOGRAPHIE
CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Education, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME LIII

JANVIER A JUIN 1876

PARIS
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE
RUE DE SÈVRES, 31.

1876



PARIS. — IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

faits. Quelles pages sur les bals publics, sur la fausse gaieté qu'on y cherche, sur les entreprises des charlatans de comptoir pour la faire naître dans leurs dupes ! Et croirait-on jamais qu'un industriel a inventé et pratique le commerce de manœuvres qui, à tant l'heure, doivent exciter le rire dans l'assistance ? Ces révélations ne regardent pas seulement le soldat, mais toute la jeunesse de nos villes. M. de Caër fait un tableau navrant de cette situation, et, par elle, de la société contemporaine, là où la pratique religieuse ne présente plus au torrent de la corruption la digue nécessaire, digue d'ailleurs unique. Le triste mot « Il faut que jeunesse se passe » le trouve sans pitié, et quels accents lui échappent sur cet aveuglement quasi-universel ! comme il flagelle (pp. 30 et suiv.) ces vues matérialistes et terre-à-terre de notre temps, dans les choses même qui impliquent le jeu exclusif du bon sens et de l'âme ! C'est un tableau d'après nature, mais qui ne fait guère honneur à ce temps vaniteux et plein de lui-même. — Bref, il demeure établi : 1° que les compensations *réelles* du service militaire, celles dont le soldat profite en fait, se résument dans ces deux mots : cabaret et maison de débauche ; 2° que la société, peu inventive, ou plutôt peu chrétienne, n'a pas su ou n'a pas voulu lui en trouver d'autres ; 3° que, jusqu'à la dernière loi sur l'aumônerie, l'armée était traitée avec moins d'égards et de sollicitude (au spirituel) que les prisonniers, les galériens même, sans parler des hôpitaux, où l'on trouve toujours le ministre de la religion. Cette loi était donc une nécessité et une réparation ; elle légitime celle du recrutement militaire et lui retire son caractère oppressif. Le général du Barail le déclarait à la tribune : « Si vous ôtez aux troupes, aux hommes « de guerre, la croyance à une autre vie (et toute croyance qui « ne se traduit pas par un culte, par la mise en pratique de cette « croyance, est une croyance vaine), vous n'avez pas le droit d'exi- « ger d'eux le sacrifice de leur existence. » — L'auteur, après ces préliminaires essentiels, explique ce que c'est qu'un aumônier militaire, à quel point sa présence est utile, tout le bien qu'il fera au régiment, et anéantit aisément deux ou trois objections soulevées par le journalisme antichrétien. Il montre son rôle en temps de paix : ami, conseiller, protecteur du soldat, son secrétaire souvent, son confident le plus sûr, le gardien de sa moralité ; en temps de guerre, son appui et sa consolation, par conséquent le meilleur soutien de sa bravoure. — On a dit que l'aumônier serait

mal accueilli dans les corps, que son action y serait à chaque instant disputée et annulée; M. de Caër montre par les faits et par les chiffres qu'il n'en est rien. On compte déjà plus de cent-soixante réunions ou œuvres militaires fonctionnant en France, et régulièrement suivies par les soldats des garnisons et par les marins. Or, nous ne sommes encore qu'au début.

La brochure de M. de Caër est appelée à éclairer bien des lecteurs. Ecrite avec l'âme, nourrie de raisons et de faits, pleine d'un filial intérêt pour la société que la révolution a faite si malade, elle sera accueillie du public chrétien comme elle le mérite.

3. **DISCOURS DE NOTRE TRÈS-SAINT PÈRE LE PAPE PIE IX**, *adressés, dans le palais du Vatican, aux fidèles du monde catholique, depuis le commencement de sa captivité, — recueillis et publiés pour la première fois* par le R. P. D. Pasquale DE FRANCISCIS, *dei pii operarii* (*seule traduction française authentique et autorisée par Sa Sainteté*). — Tome II, in-8° de 544 pages (1875), chez Adrien Le Clère et Cie; — prix : 6 fr. (l'ouvrage aura 3 volumes).

Dans une récente livraison (t. LII, p. 34), nous avons apprécié la première partie de cette publication, véritable « livre d'or » pour les membres de la grande famille catholique. « C'est là, disions-« nous en substance, que l'on peut aller prendre cette note tou-« jours juste qui met nos pensées et nos affections d'accord avec « l'enseignement du divin Maître ; là qu'on entend le père commun « des fidèles instruire, exhorter, reprendre, espérer et gémir tour « à tour. » Beaucoup de lecteurs, nous le savons, ont recueilli du premier volume le fruit que nous leur avions fait entrevoir. — Voici maintenant une seconde partie, laquelle nous conduit jusqu'à la deux cent quatre-vingt-dixième allocution prononcée par l'infatigable Pie IX, malgré son grand âge et depuis moins de cinq années ! Comme il remplit, ce grand pontife, la mission de « confirmer ses « frères ! » En vérité, quand on a parcouru ces pages, le cœur déborde, et nos lecteurs nous pardonneront de céder à cette impression dans notre compte rendu. C'est qu'il ne s'agit pas ici d'un livre ordinaire. Il y a même bien loin de l'effet produit par ces mêmes discours jetés çà et là dans la presse, à celui qui résulte de leur ensemble; grâce surtout aux documents explicatifs, aux piquantes descriptions qui transportent le lecteur sur le lieu de la scène et lui font saisir aisément les moindres allusions. Sous ce rap-

port, le travail du P. de Franciscis est d'un prix incomparable. Familier du souverain-pontife, il a usé du privilége de sa position pour recueillir et employer sur place des matériaux de choix, impossibles à trouver ailleurs et indispensables à la complète intelligence des situations et des paroles.

Ainsi apparaît éclatant le caractère *catholique*, c'est-à-dire universel, de cet auditoire du Vatican, sorte d'ambassade toujours nouvelle de la partie la plus saine et la plus pure de l'humanité. Toutes les conditions et tous les âges menacés par les entreprises de l'erreur, viennent demander et recevoir force et lumière auprès de ce vieillard constitué par Jésus-Christ le gardien de la vérité religieuse et sociale. On dirait que des étoiles vont, comme autrefois celle des Mages, recruter aux quatre coins du monde les visiteurs de Pie IX et les conduire, malgré tous les Hérodes, à cette majesté toujours insultée et toujours auguste. Cardinaux en consistoire, évêques, prêtres et religieux, grands seigneurs et bourgeois, homme des champs et ouvriers des villes, grandes dames et humbles servantes, jeunes étudiants et petits enfants des écoles, officiers et soldats, artistes en renom et modestes employés, hommes du peuple au nombre de cinq mille à la fois, tous viennent à leur tour des quatre vents du ciel chercher leur enseignement et leur bénédiction. Il faut lire dans le P. de Franciscis les adresses apportées par ces pèlerins, protestations toujours fermes, franches, noblement émues. Ce n'est pas un des moindres charmes du livre que ces harangues pures de toute diplomatie, de tout lâche calcul d'intérêt, de toutes ces peintures blafardes dont se griment les parleurs sans conviction. On entend là tout ce qui, dans notre pauvre siècle de mendicité publique, conserve encore quelque indépendance de caractère et quelque héroïsme de foi, tout ce que la révolution n'a pu flétrir, tout ce qui se tient encore debout sur le terrain des principes, tout ce qui n'entend pas vendre son droit d'aînesse en Jésus-Christ pour un relief de budget ou quelque lambeau de pouvoir.

Ceux-là méritent qu'on leur donne ce qu'ils sont venus chercher : le vicaire de Jésus-Christ n'y manque pas. A chaque réunion il prononce une allocution plus ou moins étendue, inspirée le plus souvent par l'Evangile du jour, la vie du saint dont on fait la fête, quelque attentat récent contre l'Eglise de Dieu, mais presque toujours mêlée de claires allusions aux faits politiques qui vont au salut ou à la perte des âmes. Il veut répondre, on le sent bien, à l'hypo-

crite prétention de ceux qui défendent à l'Eglise d'avoir une opinion et de prendre parti dans les événements humains, même dans ceux où se joue sa mission et sa vie, sous prétexte qu'elle n'est pas de ce monde.

Le souverain-pontife ne l'entend pas ainsi : à travers toutes les agitations où se croisent en se heurtant les ambitions politiques, il discerne le vrai moteur et le fait voir à tous ceux qui aiment la lumière. Le Protée révolutionnaire n'a pas de forme assez changeante ni de masque assez épais pour déjouer sa clairvoyance. Nulle voix, en ce siècle, n'a dénoncé avec une persévérance plus infatigable ce menteur obstiné, cet homicide dès l'origine, à qui il a été donné de « prévaloir contre les rois, » de tromper les peuples, de les asservir sous prétexte d'affranchissement, et qu'on nomme à présent l'esprit révolutionnaire. Nul n'analyse comme lui cette comédie de liberté, de fraternité, d'égalité, dont le dénouement invariable est l'arrivée d'un petit nombre d'ambitieux au pouvoir, celle des multitudes qu'ils ont dupées à la misère et à la mort. Comme il perce d'un mot ces outres libérales si parfaitement vides de toute idée, de celle même de la liberté, gonflées seulement du vent des tempêtes et capables de déchaîner sur un même peuple jusqu'à vingt constitutions en un demi-siècle !

Dieu soit loué ! il a mis le remède à côté du mal. Jamais sur les murs d'une ville assiégée, sentinelle plus vigilante n'a signalé l'approche de l'ennemi. Voyez comme il dénonce aux députés de la ville d'Albano (11 juillet 1872) « ces hommes qui, cherchant toujours « à tromper, disent bien haut d'abord qu'ils veulent apporter la « liberté aux peuples ; mais sont-ils arrivés au pouvoir, ce sont de « véritables tyrans. Ils proclament cette liberté lorsqu'ils désirent « parvenir ; mais ils la condamnent aussitôt qu'ils sont parvenus et « qu'ils peuvent commander..... » Il ne leur laisse pas le bénéfice de leurs mensonges ; il pèse dans la balance du bon sens et de la justice, non sans quelque ironie, les accents sonores et vides dont se compose la fanfare révolutionnaire. « J'ai lu, dit-il aux membres de « diverses associations catholiques (2 octobre 1872), l'exhortation « que l'on a faite aux Romains pour les inviter à célébrer la *résur-* « *rection* de leur patrie. Rome ressuscitée ! Mais comment serait-elle « ressuscitée ? Serait-ce par hasard par l'exemption des droits exor- « bitants, des impôts énormes que l'on payait avant le 20 septembre « (date de l'occupation piémontaise) ? Je ne le crois pas. Serait-ce

« par la disparition de l'immoralité rebutante répandue partout dans « Rome avant le 20 septembre? Je le crois encore beaucoup moins. « Serait-ce par la liberté qui était tout entière enchaînée avant ce jour « néfaste?... Qu'est-ce donc que cette prétendue résurrection? « C'est une oppression morale, civile et religieuse. »

Et ce fameux refrain « le Dieu de paix et de charité, » destiné, dans la bouche des sectaires, à couvrir les méchants contre toute flétrissure partie du camp catholique, à endormir la verve de l'honnête homme condamné à ne pouvoir plus nommer les choses par leur nom, il faut voir comment, à l'exemple du divin Maître, Pie IX en fait la seule application qui ne soit pas une duperie, dans son immortel discours aux cardinaux réunis (23 décembre 1872); et le 13 octobre de la même année, dans le commentaire énergique du *redde rationem* de l'Evangile (p. 80). — Plus loin, de sa main paternelle mais non complice ni cruellement tolérante, il flagelle deux renégats, dont l'un français, venus à Rome étaler leur apostasie. Il dit la fatuité « cynique, idiote et barbare (*cinicamente*, « *scioccamente*, *barbaramente*) » de ces deux séminaristes défroqués, insultant, en pleine capitale du monde chrétien, à la croix du sauveur des hommes. La charité à ses yeux serait de les recevoir à résipiscence si la grâce touchait leur cœur, mais non d'accroître leur puissance de nuire en négligeant de les flétrir quand ils travaillent ouvertement à la perte des âmes.

Ah! quelle utile et sainte victoire remporteraient de nos jours les catholiques militants, si, répandant ces discours de Pie IX, ils désabusaient enfin les hommes de compromis et de concessions quand même, pour qui le *non licet* est un scandale! Le vicaire de Jésus-Christ ne connaît pas ces libérales platitudes.

« Montrez-vous, dit-il aux évêques nouvellement préconisés « (25 juillet 1873), pleins de charité et de mansuétude; mais « lorsque vous apercevrez qu'en agissant de la sorte vous ne pouvez « rien obtenir, armez-vous de courage et de zèle, et sachez dire « comme saint Jean-Baptiste : *Non licet!* Ne craignez point : Dieu « est avec vous, et il vous donnera toujours la force et la vigueur « nécessaire pour défendre les droits de son Eglise. »

Et pourtant, quelle âme plus tendre que l'âme de cet énergique pasteur! Elle est tendre parce qu'elle est forte. Rien n'est cruel comme la faiblesse chez ceux qui ont à conduire et à protéger les autres. Au milieu des petits enfants qu'on lui amène de toutes

parts, Pie IX se laisse aller aux douces effusions de son cœur. Le récit de ces audiences enfantines nous a charmés. Non content de noter les paroles du père, l'auteur a recueilli les naïves poésies récitées par ces heureux députés de l'enfanee catholique. On les lira avec délices si l'on possède la langue italienne. Le jeune Giovanni Angelini ne sera pas seul à dire :

O Padre, o Sovrano,
Ci spinge al tuo piede
L'amore, la fede
Che ci arde nel cor.

Non, il n'est pas une fibre de l'âme chrétienne qui ne soit atteinte dans ce recueil. Nous avouons qu'en l'ouvrant nous avions une idée bien imparfaite de ce qu'il nous réservait, et nous ne saurions dire à quel point nous en recommandons la propagation. Sans doute il a ses pages désolées ; mais combien sont plus nombreuses celles remplies d'espérance ! On se relève après avoir souffert : *Surgite postquam sederitis*. Enfin il reste de cette lecture, à l'homme de bonne foi, de saines convictions, de pures notions de ce qui est bon et honnête, un plus grand amour de l'Eglise et de son chef.

Qu'importe, après cela, si la plume un peu trop italienne du P. de Franciscis et de ses collaborateurs laisse passer de loin en loin quelques incorrections de style ! On est trop absorbé par le fond pour épiloguer sur la forme. Rien, d'ailleurs, ne sera plus facile, dans les éditions prochaines, que d'effacer par quelques retouches ces légères imperfections. J. DUFOUR.

4. **LES DROITS DE DIEU** *et les idées modernes*, par M. l'abbé François CHESNEL, vicaire général de Quimper. — 1 volume in 8° de XL-394 pages (1875), chez H. Oudin, à Poitiers et à Paris ; — prix : 5 fr.

Laissons M. l'abbé Chesnel indiquer lui-même le sujet, la raison et le contenu de son livre. « Il y a aujourd'hui, remarque-t-il très-« judicieusement, une erreur dont on dirait volontiers qu'elle en-« veloppe toute la terre comme un filet, tant elle a su se glisser et « s'étendre. Elle est beaucoup plus compliquée, plus tenace, plus « perfide, et remonte plus haut qu'on ne suppose généralement. « Tout le monde en parle, mais il s'en faut de beaucoup que ceux « qui en parlent le plus aient réussi à la bien connaître. J'ai nommé « le libéralisme... (p. XVI). L'erreur libérale se divise en deux « branches principales, qui sont le libéralisme absolu et complet, et

« digue a été rompue, quand la division religieuse est établie depuis « longtemps, quand un prompt et universel retour à l'unité est de- « venu manifestement impossible, ce double devoir, qui subsiste « toujours, ne peut plus être rempli de la même manière qu'autre- « fois. Aujourd'hui, la raison l'autorise, l'oblige même à souffrir « ce qu'il n'aurait jamais pu en conscience tolérer dans les temps où « l'unité religieuse était le plus solide ciment de l'unité nationale « (pp. 157, 158). » Il délimite alors les concessions et les tempé- raments imposés par la prudence et la charité, mais il se garde de faire leur domaine trop large. Il flétrit, notamment, avec une grande vigueur, la substitution de l'autorité civile à l'autorité religieuse, cette plaie béante de notre siècle. « Tant que nous réciterons le symbole, « dit-il énergiquement, nous professerons que l'Eglise est divine, « et qu'elle a reçu de Dieu des droits qu'elle ne partage avec per- « sonne. Les réticences, encore moins les fictions, ne sont jamais « permises quand nous avons à confesser notre foi. Or, l'Etat-Dieu « se cache sous la formule libérale.., ; découverte ou voilée, nous « ne pouvons pas plus adorer cette idole que les premiers martyrs « n'adorèrent la statue de Rome ou de César (pp. 178, 179). »

La justice, second devoir de l'Etat. Cette vertu consiste « dans la « volonté ferme et constante de respecter les droits d'autrui (p. 24).» Elle a deux avantages qui, à première vue, semblent se contredire, et qui, cependant, marchent de conserve : elle sauvegarde les sujets contre la tyrannie du pouvoir et elle protége le pouvoir contre l'insta- bilité du peuple. Elle fait respecter par l'Etat les droits de la famille des associations volontaires, de l'Eglise, mais elle limite en même temps les empiétements de l'ambition, de la cupidité, de l'esprit ré- volutionnaire, et, ~~en mettant des digues entre~~ chaque condition sociale, elle prévient les grands cataclysmes. La corrélation de ces deux ordres de choses amène M. l'abbé Chesnel à traiter assez longue- ment du socialisme et du communisme, de la justice civile, criminelle, internationale, du droit de guerre et de la tolérance publique vis-à-vis des délits de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral. Il résume en- suite toute la doctrine de ce premier volume à la lumière de l'ency- clique et du *Syllabus* de 1864, qu'il rapproche fort à propos du dernier concile œcuménique. Dans le volume suivant il passera de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel et abordera les rapports de l'Eglise et de l'Etat, « tels qu'ils ont été établis par le Dieu Rédem- « pteur (p. 386). »

Cette première partie, bien qu'elle forme un tout assez complet, fera désirer la seconde. Nous avons dit en commençant qu'elle révélait une main vigoureuse et sûre. Ce n'est pas assez : elle est l'œuvre d'un esprit à la fois profond et très-cultivé, apte aux grandes synthèses et habile dans la disposition des détails. Malgré la forme dialoguée, qui en ralentit un peu la marche, nous l'avons suivie avec un grand intérêt. Grave, soutenue et sobre, elle n'est pas cependant étrangère aux ornements qui attirent, fixent ou reposent l'intelligence. Elle est destinée à jeter de vraies lumières au milieu de nos ténèbres, et à ranimer les âmes sur lesquelles pèse le découragement.

LE VERDIER.

5. **ÉTUDES** *sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique*, par le R. P. Antonin DANZAS, religieux du même ordre. — Le B. Jourdain de Saxe. — Tome III. — In-8° de XVI-520 pages (1875), chez H. Oudin, à Poitiers et à Paris; — prix : 6 fr.

Nos lecteurs ont souvenir, sans doute, de ce que nous leur avons dit (t. XLIX, p. 343) des deux premiers volumes de cette belle et savante publication. L'auteur a mis vingt-cinq ans à la préparer, et cela se comprend quand on l'a lue : car ce n'est pas seulement l'histoire, comme histoire, qu'il nous retrace, c'est aussi et principalement à la lumière des faits qui se déroulent, l'ordre dominicain dans ce qu'il a d'intime, dans son génie doctrinal, dans son action apostolique, dans sa législation, dans son caractère, dans son esprit propre, dans son rôle providentiel, dans ses rapports avec l'Eglise et avec les peuples. Cet ordre, avons-nous dit, avait un triple attribut dès sa fondation : il était monastique, doctrinal, apostolique. Ce fut sa grande gloire ; et, ainsi que l'écrit à l'auteur Mgr Gonin, dominicain, archevêque de Port-d'Espagne, voilà ce qu'était, dès le principe, l'institut des frères-prêcheurs. « Il faut, continue le pontife, « que ce noble institut, ressuscité de nos jours d'une manière pro« videntielle, reste fidèle à ces saintes traditions, et surtout au fer« vent esprit religieux de nos pères, qui est la base de tout le reste « (p. VIII). » — Par les *temps primitifs*, le P. Danzas désigne l'âge d'or de l'institut, celui qui, s'ouvrant à saint Dominique et aboutissant à saint Thomas d'Aquin, comprend la succession de cinq maîtres-généraux : saint Dominique, le B. Jourdain de Saxe, saint Raymond de Pégnafort, Jean le Teutonique et le B. Humbert de Romans. Quant à saint Dominique, le P. Lacordaire avait, dans un

immortel ouvrage, présenté cette admirable figure et son œuvre dans l'Eglise : c'est là que le nouvel écrivain prend les choses, résolu à poursuivre ces annales de famille, qui sont bien un peu celles du catholicisme lui-même, en commençant par le successeur immédiat, Jourdain de Saxe. La vie de Jourdain, son esprit, l'impulsion donnée par lui, ont été dits dans les deux premiers volumes : celui-ci doit s'attacher au gouvenement de l'ordre, à ses rapports avec le saint-siége et les souverains, aux écoles qu'il a fondées, à son action extérieure en un mot. Ce sont-là choses intéressantes pour tous : car si l'étude nous initie aux institutions de l'ère païenne, dans l'étroite et égoïste cité des temps antiques, avec ses troupeaux d'esclaves et son éphémère destinée, comment négliger la grande république monastique, si durable, si brillante, si féconde ? Ici, il est vrai, nous retrouvons l'esclave, mais l'esclave volontaire, l'esclave de Dieu, non de l'homme, la servitude volontaire du citoyen n'aliénant sa liberté que pour se sacrifier lui-même à toutes les œuvres saintes.

Cette obéissance a diverses formes dans les diverses familles religieuses, comme l'autorité même. Cette autorité, chez les dominicains de l'origine, représente assez bien la monarchie chrétienne du moyen âge, pouvoir indiscuté dans son principe, mais non point absolu, et dont saint Louis et saint Ferdinand d'Espagne furent, à cette époque précisément, des personnifications glorieuses. L'ordre était gouverné, dans sa totalité, par un *maître* général, dans ses douze provinces par des prieurs provinciaux, dans ses maisons par des prieurs conventuels. Des diètes annuelles, des chapitres généraux, étaient appelés à partager les responsabilités du pouvoir, et souvent aussi le prieur avait besoin du suffrage de ses religieux. La puissance du maître général était presque absolue. Ces institutions, dit à bon droit le P. Danzas, offrent l'accord, vainement cherché de nos jours, de la liberté et de l'autorité. Le système, électif par la base, représentatif par ses assemblées, supposait au sommet un pouvoir très-fort. Notre auteur discute assez au long ces principes et en démontre aisément la raison savante et la force. Les chapitres généraux se tiennent avec une grande solennité ; des princes et des souverains se font gloire d'y assister. L'influence de l'ordre sur les classes lettrées est considérable, principalement en France, dans ce pays d'activité intellectuelle et de mouvement commercial, qui donnait déjà le branle au monde et lui faisait parler sa propre langue. Brunetto Latini, en plein XIII[e] siècle, écrit en français son *Trésor de toutes choses*, « parce

« que, dit-il, la parleure en est délectable et commune à toutes gents.» Nous avons peine à nous figurer, avec nos préjugés sur le moyen âge, jusqu'où allait ce mouvement, ces voyages, ces échanges, cette vie de l'esprit. Le P. Danzas nous introduit dans l'une de ces réunions capitulaires ; il en décrit les règlements, l'ordre, les formes de délibération : on croirait assister aux solennelles assises d'un royaume.

Il y a dans la vie du frère-prêcheur trois éléments : un élément religieux et monastique, un élément scolaire, un élément apostolique. Tous les trois se développent concurremment et dans de véritables conditions de grandeur.

L'élément monastique est maintenu et rendu vivant par une ferme discipline, les corrections, les visites, les chapitres, une juste place accordée aux moindres détails, *ad ornatum et decorem vitæ regularis* (p. 45). La pauvreté reçoit à la fois ses prescriptions austères et ses nécessaires interprétations au regard de la propriété des manuscrits et des livres. On voit l'ordre, dès sa naissance, multiplier les efforts et les sacrifices pour fonder des bibliothèques, à un moment où les ouvrages transcrits étaient si chers, qu'une somme de cinquante pièces d'or pouvait à peine payer une Bible conventuelle (p. 55).. Cette question de pauvreté fut plus tard interprétée dans le sens d'un relâchement funeste, vers le milieu du XIVe siècle, et il fallut y apporter remède. — Les études étaient un point sur lequel se porta toujours l'œil des supérieurs : études conventuelles, études provinciales, études générales, les unes perfectionnant les autres. Un couvent ne pouvait être fondé qu'à la condition de compter, dès le premier jour, au moins douze religieux : chiffre inférieur et bien vite dépassé. Sur ce nombre, il devait y avoir un lecteur ou docteur, charge tenue en grande estime, car c'était dans les rangs des lecteurs que le chapitre général choisissait ses religieux éminents. Des répétiteurs, des coopérateurs, des maîtres, des lecteurs bibliques, des lecteurs ès-arts, figurent dans les textes contemporains. Les plus illustres professeurs de diverses universités sortirent de ces écoles dominicaines, entre autres Albert le Grand, dont le nom suffit à la gloire d'un siècle. Et voici un curieux décret du chapitre provincial de la province romaine, célébré à Anagni, en 1265 : « Nous ordonnons au frère Thomas d'Aquin, pour la ré-« mission de ses péchés, d'ouvrir une école à Rome, et nous vou-« lons que les frères qui se trouveront avec lui pour le motif de « leurs études soient pourvus des vêtements nécessaires, aux frais

« de leurs communautés (p. 97). » La prospérité de l'école de Paris, dite couvent de Saint-Jacques, devint un principe d'émulation pour l'Europe entière ; on y conférait les grades, ou du moins ceux qui tenaient ces chaires étaient institués docteurs en théologie par ce seul fait. — Et pour nous présenter, après ces notions, les apparences de cette action qui est le cachet des œuvres prospères, l'auteur nous montre la vie du frère Pierre de Dacie, le directeur de sainte Christine l'Admirable, chapitre d'un vif intérêt, formant comme une sorte d'épisode dans un livre que nous pourrions qualifier de « poëme de la vie religieuse. » L'ordre s'occupe d'Ecriture sainte, de la correction des bibles, du perfectionnement de sa liturgie. Hugues de Saint-Cher imagine la *concordance* et l'exécute (1250) : travail énorme, qui bientôt sera complété par des religieux anglais étudiant à Paris. Du même pas marche la culture des langues, arabe, grec, hébreu ; les dominicains traduisaient en grec la *Somme* de saint Thomas.

La vie apostolique s'affermissait dans d'égales proportions. Dès 1240, nous voyons les frères-prêcheurs envoyés par le pape Grégoire IX en Géorgie. Tous ont pour mission d'annoncer l'Evangile, de *prêcher* : ils le feront partout, et dans l'Europe chrétienne et dans les pays de mission. Hérétiques, schismatiques, Grecs, Sarrasins, ressentiront les effets de leur zèle : car ils n'ont qu'une ambition, celle de sauver des âmes ; qu'un objet, combattre pour la foi, rôle où ils n'hésitent pas à *déplacer l'intimidation*, en opposant à l'audace de l'hérésie les forces des gouvernements chrétiens (p. 149). Ils sont désignés et pour les interrogatoires de l'inquisition et pour animer le dévouement des croisés. Ils fondent la mission du Maroc, dont un dominicain est le premier évêque ; ils vont jusqu'au Groënland, s'étendent, par la Pologne, au Nord et à l'Orient, en Tartarie, en Perse, en Ethiopie, aux Indes, etc. Les souverains-pontifes admirent leur zèle, et y font un continuel appel pour des œuvres de tout genre. Alexandre IV n'hésite pas à déclarer que de toutes les familles religieuses aucune ne lui est aussi chère (p. 177). — « On « peut dire que, en ce temps, les deux ordres de Saint-Dominique « et de Saint-François étaient comme les deux bras du saint-siége. « Dans sa faiblesse et dans la hardiesse de ses œuvres, ce religieux « mendiant est un vivant symbole de cette force morale qui, maîtrisant les éléments d'une société où le bien et le mal luttaient d'énergie, constituait l'incomparable grandeur du XIIIe siècle. Les

« frères-prêcheurs sont mêlés à toutes les affaires majeures qui « sollicitent l'intervention directe de la papauté ; leur histoire se lit « dans celle de l'Eglise romaine (p. 180). » Plus d'une fois même ils sont investis de la visite des autres communautés, au nom du pape, ce qui ne laisse pas, on le conçoit, que de leur susciter maint embarras ; mais c'est l'obéissance qui les y conduit, et ils n'ont point oublié ce qui est dit de saint Dominique par les anciens auteurs de sa vie, qu' « il portait un grand amour à toutes les familles reli-« gieuses et n'en parlait jamais qu'avec respect. » Il va sans dire aussi, d'ailleurs, que les priviléges pontificaux dont ils furent honorés excitèrent la jalousie contre eux : c'est l'histoire de toute œuvre ici-bas, quelque sainte qu'elle soit, et les religieux, par leur seul genre de vie, doivent s'y attendre plus que tous les autres. Telles furent, spécialement, les attaques de Guillaume de Saint-Amour, docteur de Paris et chanoine de Beauvais, contre les ordres mendiants en général, dans son livre des *Périls des temps modernes*. L'université elle-même, égarée par les meneurs, esprits faux plutôt que mal intentionnés sans doute, prit part à ces combats, dans un sens dont ses membres les meilleurs durent exprimer leurs regrets plus tard. Le P. Danzas s'applique à jeter la lumière sur ces affaires qui ont passionné l'histoire ; il les juge mieux à distance et avec les documents de haute valeur qu'il s'est procurés. La scène appartient au XIIIe siècle, elle rentre par tous les points dans le sujet du livre, et c'est avec bonheur que l'érudit trouvera le récit complet, impartial, motivé, de ces malheureux et célèbres débats. Bornons-nous à dire que l'exemple des dominicains, dans leur apostolat de la science et des études, à la suite de la fondation du collége de Saint-Jacques, entraîna tout un mouvement des plus louables : on vit coup sur coup, pour ainsi dire, s'établir les colléges des frères-mineurs (1231), des bernardins (1246), de Sorbonne (1262), des carmes (1254), des prémontrés et des augustins (1255), de Cluny (1259), et d'autres encore dans les années suivantes. Du côté de la Sorbonne, au fond, il y eut en tout cela rivalité d'intérêts et de réputation, et, si l'on s'attend naturellement à voir l'auteur prendre parti pour ses frères, on ne saurait disconvenir qu'il se présente les mains chargées de faits, de sentences légales, d'irréfutables témoignages. Et par cet endroit ce troisième volume prendra place dans les sources futures de l'érudition religieuse et canonique. Le P. Danzas l'a senti : c'est pourquoi il entoure

son récit et sa thèse de tout ce qui peut leur assurer l'autorité du dernier mot, et, s'il rencontre ce qu'il est permis d'appeler la défaillance d'Innocent IV au détriment des fils de saint Dominique, il en parlera non sans émotion (qui l'exigerait?) mais sans amertume et avec le respect nécessaire (p. 270). — La puissance civile entrera bientôt en scène, et l'historien ne se départira pas de la haute gravité de langage qui sied à sa cause. « Certains esprits se « montrent hérissés de scrupules à l'endroit de l'union des deux « puissances, dont l'une est la justice et la vérité désarmées, et « l'autre la force armée pour la justice. Oubliant que la civilisation « chrétienne tout entière est le résultat de cette union, ils ont cou- « tume d'alléguer les cas, nombreux nous le voulons, où les pou- « voirs de la terre, violant les clauses de l'alliance, se sont servis au « détriment de l'Eglise du mandat qu'elle leur avait confié : comme « si l'outrage fait à un principe pouvait en infirmer l'autorité. Il est « donc bon de montrer la puissance royale dans la splendeur d'un « rôle auquel la maison de France était restée fidèle pendant une « durée de trois siècles, et que saint Louis venait personnifier avec « tant d'éclat (p. 293). » Entrer nous-mêmes dans ces question ce serait étendre outre mesure une analyse déjà longue; il est préférable de renvoyer au livre. Un conflit où paraissent l'université de Paris, les ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, la puissance épiscopale, la dignité et l'autorité royales, et, au-dessus de tout, l'action pontificale, peut-il y avoir question plus solennelle, plus intéressante, plus instructive? Une bonne moitié du volume y est consacrée : la chose le méritait, et aucun lecteur ne s'en plaindra.

Les dominicains et l'empire allemand, les dominicains et la France, doctrine de l'ordre sur les rapports des deux puissances : telles sont les trois dernières études de ce volume. Nous les indiquons seulement. « La monarchie chrétienne, et avec elle la liberté « des peuples, ont reçu d'irréparables atteintes. L'absolutisme a pris « la place de la royauté de Jésus-Christ, en attendant qu'il cède le « sceptre à la révolution. Serait-ce cet avenir, alors si lointain, au- « jourd'hui si présent, qu'aurait entrevu Hugues de Saint-Cher « quand, énumérant les persécutions que traverse l'Eglise, et après « avoir placé d'abord celle des tyrans qui a fait les martyrs, puis « celle des hérétiques qui a fait les confesseurs, il en vient à celle « des avocats abusant les naïfs, *Tertia persecutio est advocatorum* « *contra simplices*, persécution qui, dans l'ordre des temps,

« précédera la grande épreuve infligée au peuple de Dieu par l'An-
« techrist » (p. 518)? Réflexion pleine de malice, qui donne beaucoup à penser. V. POSTEL.

6. **LA FAMILLE MONVAL**, par M. Lucien DARVILLE. — 1 volume in-12 de 258 pages (sans millésime), chez Bray et Retaux; — prix : 2 fr.

A quelle époque a paru ce livre? nous ne saurions le dire, les éditeurs dissimulant soigneusement la date de publication, sans qu'on puisse en soupçonner le motif, car le récit est bon, moral, intéressant, et fait honneur à l'auteur. M. Lucien Darville veut faire aimer le bonheur de la famille guidée par le sentiment chrétien, et voici par quelle opposition il procède.

Un professeur du lycée d'Orléans, Edmond Gauthier, a épousé la jeune et légère Gabrielle Monval, que l'amour du luxe et de la parure tarde peu à entraîner en de folles dépenses et à porter à la dissipation. Sa liaison avec une ancienne amie de pension sans principes religieux précipite le mal; elle en vient à ne plus pratiquer ses devoirs de chrétienne, déserte son intérieur pour courir aux fêtes, ne témoigne à son mari qu'indifférence; si bien que celui-ci cesse à son tour d'avoir pour elle la même affection, et, à la suite d'une scène violente, disparaît du logis en déclarant qu'on ne le verra plus. Où est-il allé? S'engager dans le corps des zouaves pontificaux, sous le général de Charette, contre les Prussiens. Gabrielle fait une grave maladie, pendant laquelle son indigne amie, qui va chercher un abri à Nice, vient ajouter à ses souffrances en réclamant le remboursement immédiat de diverses sommes prêtées pour des parties de plaisir.

Gabrielle, cependant, a un frère, Edouard Monval, aussi ferme, aussi économe, aussi régulier qu'elle l'est peu. Edouard est ingénieur à Loches, dans l'usine de M. Ricou, un industriel avare, avide, dur, n'estimant que l'argent, mais qui a une fille, Valentine, et Edouard, ravi des qualités qu'il découvre en elle, la demande à M. Ricou. Refus blessant, cela va sans dire : « Comment! un homme qui n'a « pas le sou! » Valentine prend le parti d'Edouard, et finit par vaincre l'obstination de son père, mais en renonçant à rien recevoir de lui, même l'héritage de sa mère. Le mariage a lieu; Edouard est nommé ingénieur en chef à Orléans, où le jeune couple s'établit et forme un ménage modèle : la paix et l'ordre y règnent, parce que la religion y est pratiquée. Gabrielle, avant son malheur,

Et disons aussi que ces deux petits volumes, vraies miniatures, sont des modèles de typographie et de bon goût, grâce au choix des caractères et à l'encadrement élégant de chaque page. On y a joint, outre les litanies du saint-sacrement et diverses prières, liturgiques et autres, deux méthodes pour entendre la messe : l'une d'après saint Léonard de Port-Maurice, qui est connue et que les souverains-pontifes ont enrichie d'indulgences ; l'autre, propre aux *Visites*, rédigée dans le but spécial de l'union aux fins du sacrifice. De précieux avis préliminaires, sur la manière de visiter Jésus-Hostie avec les dispositions convenables et avec fruit, ne sont pas moins recommandables, parmi les avantages du livre. On y trouvera les prières préparatoires et les prières finales qu'il est bon de joindre à chaque visite, et qui renferment l'exercice de la communion spirituelle. Un acte d'adoration, une salutation à la très-sainte-Vierge et une demande intime couronnent le tout.

L'auteur, dans chacune de ces visites, prend un texte de la sainte Ecriture, soit dans le sens accommodatice soit dans le sens littéral, et le fait commenter par le fidèle dans une oraison simple, sans effets de style, par le cœur surtout. L'Ancien Testament y figure comme le Nouveau. Ainsi, du psaume 21e : « Il ne dédaigne pas et ne rejette « pas la prière du pauvre ; » de l'Exode : « Le Seigneur veut être « aimé seul ; » d'Osée : « Je les attirerai par les liens de l'a- « mour ; » du Cantique des cantiques : « Je dors, mais mon cœur « veille ; » d'Isaïe : « Qu'ai-je dû faire de plus pour vous ? » de Notre-Seigneur lui-même : « Je ne vous laisserai point orphelins ; « ou bien : « Si tu savais le don de Dieu ! » etc. Il y a de cette sorte trente-trois visites par volume, soixante-six en tout ; deux mois entiers, et au delà, de formules variées.

De quelle ressource ne sera pas un tel trésor pour tant de fidèles saintement avides d'ouvrages pratiques comme celui-là, même après les *Visites* de saint Liguori, qui, nous le croyons, sont ici au moins égalées ! Le pieux auteur y introduit des supplications pour les pécheurs, pour l'Eglise, pour les diverses nécessités du temps ; elles sortent comme d'elles-mêmes des textes si bien choisis qu'il médite.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 6 décembre dernier, approuvé par Sa Sainteté le 7 du même mois, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

CECCHETTI Bartolomeo. *La Repubblica di Venezia e la corte di Roma ne' rapporti della religione.* — Vol. 2. — Venezia stabil. tipog. di P. Naratovich, 1871. — (Barthélemy CECCHETTI : *La République de Venise et la cour de Rome dans leurs rapports religieux*; tome II, Venise, typograpgie de P. Naratovich, 1871.)

La Foi et la science, explosion de la libre-pensée en août et septembre 1874, *discours annotés* de MM. Tyndall, du Bois Reymond, Owen, Huxley, Hooker et sir John Lubbock, par M. l'abbé MOIGNO, chanoine de *Saint-Denis*, rédacteur en chef des *Mondes;* — Paris, 1875, opuscule in 8° de xxiv-216 pages, déjà condamné par la 2e règle de l'index, mais non point à cause des notes et de la préface de l'éditeur.

Riposta all'Orazione di Monsignor Lucido Parocchi, Vescovo di Pavia, detta nella chiesa prepositurale di S. Francesco l'otto decembre 1872, *e pubblicata nel* 1873, *sull'immacolata Concezione di Maria, ossia Ripetizione della Protesta colla sua giustificazione contro il nuovo e falso dogma dell'immacolata Concezione di Maria, e Protesta contro l'altro nuovo e falso dogma dell'infallibilità del papa quando parla dalla Cattedra, che il sacerdote Giuseppe* GRIGNANI, *uno dei preti scomunicati, pubblica anche a nome di altri fedeli cattolici dell'uno e dell'altro sesso ; — Pavia,* 1874, *coi tipi del Bizzoni.* — (En français : *Réponse au discours de Mgr Lucido Parocchi, évêque de Pavie, prononcé dans l'église poroissiale de Saint-François, le* 8 *décembre* 1872 *et publiée en* 1873, *sur l'Immaculée Conception de Marie, et répétition de la protestation accompagnée de sa justification, contre le nouveau et faux dogme de l'Immaculée Conception, et protestation contre l'autre nouveau et faux dogme de l'infaillibilité du pape parlant* ex cathedra, *que le prêtre* Joseph Grignani, *un des prêtres excommuniés, a publié aussi au nom d'autres catholiques fidèles de l'un et de l'autre sexe*; — Pavie, 1874, imprimerie de Bizzoni.)

L'Anima santissima di Gesù Cristo mostrata nella sua vera ori-

gine e grandezza, comtemplazioni dedicate agli amanti della medesima, per Giovanni Battista Pritoni (minore osservante e chiamato Padre Pio da Bologna); — Bologna, 1871, Tipogr. Giacomo Monti. — (En français: *la très-sainte Ame de Jésus-Christ, montrée dans sa vraie origine et grandeur, contemplations dédiées aux amants de cette très-sainte âme*, par Jean-Baptiste PRITONI, des mineurs observantins, surnommé PÈRE PIE DE BOLOGNE; — Bologne, 1871, imprimerie de Jacques Monti.).

L'auteur du livre intitulé *Programme sur le droit ecclésiastique* condamné par décret du 1er décembre 1861 (Voir notre tome XXVII, p. 87), s'est soumis d'une manière louable, et a réprouvé son œuvre.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 décembre 1875 au 15 janvier 1876.

Annales catholiques.

(Recueil hebdomadaire; — prix: 12 fr. par an, rue de l'Abbaye, 13, à Paris.)

18 décembre 1875. J. CHANTREL: quelques Moments de causerie. — Chronique du Vatican. — Nouvelles religieuses. — Le Testament d'un évêque. — La Faculté de théologie de Poitiers. — Noël! Noël! — L'Episcopat canadien, suite et fin. — Revue des livres.

25 décembre. Chronique du Vatican. — Les Examens des jeunes prêtres. — Œuvre du vénérable de La Salle pour le recrutement des frères des écoles chrétiennes. — Revue des livres. — Dans la nuit de Noël.

1er janvier 1876. Le calendrier de 1876. — Chronique du Vatican. — Mensonges et calomnies. — La Sainte-Enfance. — Le Denier de Saint-Pierre. — Le Pape et la presse. — Statistique religieuse du monde. — Mgr Cortet, évêque de Troyes. — Revue des livres. — Livres à l'index. — Variétés.

8 janvier. Chronique du Vatican. — Les Conciliateurs. — Jeanne d'Arc. — La Situation religieuse au commencement de 1876. — Loi sur la presse. — Théod. AUZIAS: les Biens des universités. — L'Université catholique d'Irlande. — Statistique religieuse du monde, suite. — Le docteur LEFEBVRE: l'Eglise et la science. — L'abbé GAINET: la Stèle de Mésa. — J. BLANCHON: les Vêpres. — Cantique à Jésus enfant.

15 janvier. Chronique du Vatican. — Universités catholiques. — Le Traitement des desservants. — Le général APPERT: le Massacre des otages. — Le docteur LEFEBVRE: l'Eglise et la science, suite et fin. — Statistique religieuse du monde, suite. — René DELORME: le Mont Saint-Michel. — D.V. TAROZZI: A Notre-Dame de Lourdes, poésie latine. — Variétés.

Annales de philosophie chrétienne.

(Recueil mensuel; — prix: 20 fr. par an, rue de Babylone, 30, à Paris.)

Septembre 1875. H. D'ANSELME: Lettre au R. P. Brucker, suite. — Jules OPPERT: Salomon et ses successeurs, solution d'un problème en matière chronologique, suite. — L'abbé BUREL et A. BONNETTY: Découverte d'une statuette gauloise d'une Vierge-mère. — Texte de Diodore de Sicile sur le passage de la mer Rouge par les Hébreux; une correction corrigée, — Le P. SOURCIAT: quelques Documents sur l'enseignement de la philosophie scolastique au commencement du XVIIIe siècle, suite.

Le P. PREMARE: Vestiges choisis des principaux dogmes de la religion chrétienne, extraits des anciens livres chinois, suite. — Recueil de textes latins, tirés des auteurs classiques chrétiens, pour l'usage des ecoles, avec lettres approbatives de plusieurs évêques italiens.

Bulletin des lois civiles ecclésiastiques.

(Recueil mensuel; — prix: 8 fr. par an, rue de Grenelle Saint-Germain, 53, à Paris.)

Décembre 1875. Jurisprudence: Eglises, inhumation, recours; — Cire des enterrements, partage entre la fabrique et

le curé. — Questions proposées et solutions délibérées par le comité consultatif. — Devoirs des conseils de fabrique et des marguilliers pendant le mois de janvier. — Chronique.

Civiltà cattolica.

(Recueil bi-mensuel ; — prix : 20 fr. par an pour l'Italie, 28 fr. pour la France, via del Proconsulo, à Florence, et rue Bonaparte, 90, à Paris.

18 décembre 1875. Programme pour l'action catholique en Italie. — Caractère chrétien de la philosophie italienne. — Pour et contre la crémation des cadavres. — Les Jumelles africaines, récit contemporain, suite. — Revue de la presse italienne. — Sciences naturelles. — Chronique contemporaine.

1er janvier 1876. La Conciliation. — Les Destins de Rome, suite. — De la Connaissance sensitive. — Les Jumelles africaines, récit contemporain, suite. — Revue de la presse italienne. — Bibliographie. — Chronique contemporaine.

15 janvier Du Surnaturel de nos jours. — Caractère des partis philosophiques. — Pour et contre la crémation des cadavres, suite. — Les deux Jumelles africaines, récit contemporain, suite. — Revue de la presse italienne. — Archéologie. — Chronique contemporaine.

Clocher.

(Recueil hebdomadaire; — prix : 7 fr. par an, rue de Sèvres, 11, à Paris (C. Dillet.)

18 décembre 1875. A. Rastoul : Chronique. — Jean Loyseau : Billet de visite, acte II. — Lettre de Mgr l'évêque de Limoges. — L'Œuvre des gardes-malades des pauvres à domicile. — Anaïs Ségalas : la grande Madeleine, poésie. — Marie-Félicie Testas : les deux Sœurs, suite et fin. — Bathild Bouniol : le duc de Nemours (1 grav.) — Mme de Stolz : Une Ambassadrice chez la mère Gavotte. — Jean Loyseau : Pas méchant, suite.

25 décembre. A. Rastoul : Chronique. — Jean Loyseau : Billet de visite, acte II, suite. — Bathild Bouniol : le général Changarnier (1 grav.) — Mme de Stolz : une Ambassadrice chez la mère Gavotte, suite et fin. — Camille : le vieux Donjon. poésie. — Une Guérison au Vatican. — Jean Loyseau : Pas méchant, suite. — Victor Hugo : l'Enseignement religieux.

1er janvier 1876. Jean Loyseau : l'An de grâce 1876. — Bathild Bouniol : le duc d'Aumale et le prince de Condé (1 grav.). — Jean Loyseau : Billet de visite, acte II, suite. — A. Rastoul : Chronique. — Adrien de Barral : le Songe du roi Gontran. — Le Mot d'ordre.

8 janvier. A. Rastoul : Chronique. — Jean Loyseau : Billet de visite, acte II, suite et fin. — Bathild Bouniol : le prince de Joinville (1 grav.) — Claire de Chandeneux : le Noël des petits oiseaux. — Marie-Félicie Testas ; Petit-Pierre. — Jean Loyseau : Pas méchant, suite.

15 janvier. A. Rastoul : Chronique. — Jean Loyseau : Billet de visite, acte III. — Bathild Bouniol : le maréchal Canrobert (1 grav.) — Marie-Félicie Testas : Petit-Pierre, suite et fin. — Léontine Rousseau (trad. de l'anglais) : le Grain de beauté. — Jean Loyseau : Pas méchant, suite.

Collection de précis historiques.

(Recueil bi-mensuel ; — prix : 5 fr. 50 par an, pour la Belgique, et 8 fr. pour la France, rue de la Chapelle, 3, à Bruxelles, et rue Bonaparte, 66, à Paris.)

1er janvier 1876. Le P. J. Broeckaert : Résumé de la situation. — Le P. Lebrocquy : l'Idéal, poésie. — Le P. H. P. Vandersfeeten : l'Ordre régulier du Saint-Sépulcre. — Sept Lettres du bienheureux Canisius à sa famille. — Un Mot sur les gueux. — Le président Garcia Moreno. — Le P. Victor Van Tricht : les Mouvements réflexes. — Variétés. — Nécrologie. — Bibliographie.

Contemporain.

(Recueil mensuel; — prix : 25 fr. par an, rue Casselte, 29, à Paris (Adr. Le Clere et Cie.)

Janvier 1876. Athanase Renard : les Philosophes et la philosophie. — Adolphe d'Avril : De Paris à l'île des serpents, impressions de voyage, suite et fin. — Etienne Marcel : Patrie et dévouement, 3e partie. — Mme de Marcey : Massillon évêque, suite. — Le comte Meyners d'Estrey : l'Emigration contemporaine, suite et fin. — Mathilde Bourdon : l'Automne indien. — Le P. E. Ledrain : Etudes sur l'ancienne Egypte. — La Momie. — Félix Robiou : du Complément de l'instruction primaire. L'Histoire. — Mélanges et critique. — F. Levé : Chronique du mois. — Bulletin de bibliographie.

Correspondant.

(Recueil bi-mensuel ; — prix : 35 fr. par an, rue de Tournon, 29 (Charles Douniol et Cie.)

25 décembre 1875. *** : les derniers Discours de M. de Bismarck, 1871-1874. — Marius Topin : Louis XIII et Richelieu, dernière partie. — *** : l'Aiguière, nouvelle. — Félix Nève : l'Inde contemporaine et sa littérature. — Adolphe Jullien : la musique et la politique à la cour de Louis XVI : Marie-Antoinette et Sacchini, d'après des documents inédits extraits des archives de l'Etat. — De Paris à Nouméa, journal d'un colon, 2e partie. — P. Douhaire : Livres d'étrennes. — Léon Lavadan : le prince

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS

Almanach *du cultivateur*, par LES RÉDACTEURS DE LA *Maison rustique du* XIXe *siècle*, — 33e ANNÉE, 1876. — 1 vol. in-16 de 164 pages, orné de nombreuses gravures, à la Librairie agricole; — prix : 50 c.

Almanach *du jardinier*, par LES RÉDACTEURS DE LA *Maison rustique du* XIXe *siècle*. — 36e ANNÉE, 1876. — 1 vol. in-16 de 168 pages, orné de nombreuses gravures, à la Librairie agricole; — prix : 50 cent.

Catéchisme (petit) *du Syllabus*, par Mgr GAUME. — In-32 de 94 pages, chez Gaume; — prix : 20 cent.

Enfer (l'). *S'il y en a un, — ce que c'est, — comment l'éviter*, par Mgr DE SÉGUR. — In-18 de 142 pages, chez Tolra, — prix : 40 c.; *franco*, 50 c.; 25 exempl. *franco* : 10 fr.

Guillaume (le vénérable), *abbé de Saint-Benigne de Dijon, réformateur de l'ordre bénédictin au* XIe *siècle*, par M. l'abbé G. CHEVALLIER; — *Etude sur l'influence religieuse et sociale des institutions monastiques au moyen-âge*. — 1 vol. in-8° de XVIII-306 pages, chez Ratel, à Dijon, et V. Palmé, à Paris; — prix : 4 fr.

Histoire *du règne de Louis XIV; récits et tableaux*, par M. Casimir GAILLARDIN, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand.—Tome V, — in-8° de 646 pages, chez Lecoffre fils et Cie; — prix : 6 fr.

Israélite (le premier) *baptisé au Sacré-Cœur, avec plusieurs discours des abbés* LÉMANN. — 1 vol. in-18 de IV-112 pages, chez P. N. Josserand, à Lyon; — prix : 1 fr.

Joseph *le plus aimé et le plus aimant des hommes*; par le P. CORET, de la compagnie de Jésus; — *nouvelle édition, enrichie de notes et appropriée à l'état actuel de la dévotion à saint Joseph*, par UN PRÊTRE DU DIOCÈSE DE TOURNAI. — 1 vol. in-32 de XX-428 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 1 fr. 20 c.

Joseph (saint), *ou la Question ouvrière d'après l'Evangile, ouvrage dédié aux cercles catholiques de France*, par le P. AT, prêtre du Sacré-Cœur. — 1 vol. in-12 de XVI-348 pages, chez Cattier, à Tours, et chez Larcher, à Paris; — prix : 3 fr.

Louis XIII et Richelieu, *étude historique accompagnée des lettres inédites du roi au cardinal de Richelieu*, par M. Marius TOPIN. — 1 vol. in-8° de XII-450 pages, chez Didier et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

Lucy, par M. G. DE BEUGNY D'HAGERUE. — 1 vol. in-12 de 316 pages, chez Blériot; — prix : 3 fr.

Maintenon (Mme de) : *Choix d'entretiens et de lettres*, — 1 vol. in-18 de XXVIII-232 pages, chez Douniol et Cie; — prix : 3 fr.

Méditations (courtes) *pour tous les jours et pour les principales fêtes de l'année*, par le P. Léopold STIX, prêtre de la congrégation du très-saint Rédempteur; *traduction de l'allemand sur la seconde édition, publiées par les soins de M.* l'abbé LE REBOURS, curé de la Madeleine. — I. de l'Avent au mercredi des cendres. — 1 vol. in-18 de XX-328 pages, chez E. Plon et Cie; — prix : 2 fr. 50 c.

Pensées *sur Dieu*, par M. THIBAULT. — 1 vol. in-12 de 410 pages, chez Firmin Didot et Cie; — prix : 4 fr.

Psaumes (les) *traduits de l'hébreu en latin, analysés et annotés en français, avec la Vulgate en regard et l'indication des différences entre les deux versions*, par M. l'abbé LE HIR, ancien professeur d'Ecriture sainte et d'hébreu au séminaire Saint-Sulpice; *publiés* par M. GRANDVAUX, directeur au même séminaire. — 1 vol. in-12 de XL-352 pages, chez Poussielgue frères; — prix 3 fr. 75 c.

Romes (les deux), par M. A. DE LAMOTHE. — 1 vol. in-12 de 318 pages, chez C. Blériot; — prix : 3 fr.

Souvenirs *de conférences, prônes et instructions entendus à Sainte-Valère, de 1830 à 1835*. — 11e *édition, revue, corrigée avec soin, augmentée des stations du calvaire*. — 2 vol. in-18 de 384 et 394 pages, chez Vaton; — prix : 4 fr.

Trésor (le) *du souterrain, suivi d'autres récits*, par M. Jean GRANGE, — 1 vol. in-12 de 242 pages, chez C. Blériot; — prix : 2 fr.

Vie *du vénérable Clément-Marie Hofbauer, prêtre de la congrégation du très-saint Rédempteur et premier propagateur de la congrégation après saint Alphonse*, par M. le chanoine P. CLAESSENS, chanoine de l'Eglise métropolitaine de Malines. — 1 vol. in-8° de XXVI-544 pages, chez M. Closson et Cie, à Bruxelles, et chez Bray et Retaux, à Paris; — prix : 7 fr. 50 c.

Le Propriétaire-Gérant,
J. DUPLESSY.

CHATEAUBRIAND

La récente inauguration de la statue de Châteaubriand à Saint-Malo a inspiré à M. Louis Veuillot une belle étude sur le caractère et la mission du célèbre auteur du *Génie du christianisme.* Nous nous faisons un devoir d'offrir à nos lecteurs cette page vraiment magistrale.

Un monument élevé à Châteaubriand ramène sa mémoire, qui paraissait s'enfoncer dans l'oubli. On a relu ses livres et on a scruté son caractère : avec leurs imperfections et malgré nos jalousies, ils nous ont cependant donné à penser. L'opinion commune est assez que nous ne l'égalons pas. Nous ne voyons rien depuis lui qui s'élève à sa taille. C'est un homme tel que nous n'en fournissons plus. Les statues ne manquent pas, mais les statures font défaut. On peut estimer, non unanimement, que quelques-uns le dépassent çà et là. Il est évidemment plus haut par l'ensemble, plus ferme par la masse, plus sérieux, plus noble. Chacun a plus d'endroits faibles, sent davantage la décadence. Lui aussi, sans doute, est un homme de décadence ; toutefois, il a moins descendu, et, en même temps, il est homme de recommencement. Heureux ceux qui recommencent, qui découvrent dans le passé les traces interrompues de la beauté et de la vérité éternelles ! Ceux-là rétablissent le monde dévié. Un seul moderne a plus remonté que Châteaubriand : c'est Joseph de Maistre, qu'aucun autre ne dépasse, ni peut-être n'atteindra. Il faut le placer à part, parmi les grands hommes, presque parmi les prophètes ; mais Châteaubriand est davantage un héros. Ses troubles, ses chutes, ses élans lui donnent je ne sais quoi de plus humain. Aux yeux de la foule il grandit de tout ce qui l'abaisse devant le spectateur isolé. Il fait comprendre comment la bruyante fusée et le météore peuvent paraître jeter plus d'éclat que les silencieuses étoiles. Peut-être aussi qu'on leur sait gré de retomber, de s'éteindre dans le sein de la nuit, et de ne pas garder leur place immuable au milieu de l'azur ! De Maistre n'a point d'aventures, ni de l'esprit, ni des sens ; il n'a que l'immense passion du vrai, qui ne s'endort pas, qui ne dévie pas et qui reste inconnue des hommes.

Il semble être né où on le voit; on le voit toujours où on l'a toujours vu. Châteaubriand est plein d'aventures et de passions; il a des ignorances, il remue, s'inquiète, déchire; il cherche, croit avoir trouvé, doute, se désespère et cherche encore. Ainsi, il excite toujours nos sympathies et nos antipathies; il faut toujours l'entendre, et notre pensée ne l'oublie pas.

Quelle belle vie de grand artiste! quelles péripéties de toutes sortes, quels écarts, quels beaux malheurs réels, quelles trompeuses félicités! En lui plusieurs existences semblent se combattre exprès pour susciter la phrase et l'emphase et pour les faire pardonner. Elles y viennent par tempêtes irrésistibles, il en prend l'habitude et ne peut plus s'en passer. Lorsque l'orage va lui manquer, il le provoque, il court après lui. Sa voile a besoin de ce vent; mais comme il sait le manier, l'assouplir ou se laisser emporter! Comme il est noble, et, au fond, même dans les orages imaginaires, sérieusement tourmenté et malheureux!

Voilà ce que nous n'avons plus et ce qui fait de Châteaubriand un homme à qui les nôtres ressemblent peu. Ils ont l'air de jouer un rôle étudié longtemps et qu'ils ne sauront jamais bien. Ce sont parfois des gens de talent, mais originairement mal faits, et qui cèdent trop à une basse nature. Il y a de la boutique, du bureau, du comptoir au fond de leurs vices et même de leurs qualités. Ils ont de l'instruction, point d'éducation; du travail, point de génie; de la force ou naturelle ou simulée, point de grandeur. Poètes, peintres, musiciens, hommes d'Etat, tous finissent par aspirer à des rentes et par faire quelque chose pour s'en procurer. C'est l'histoire de Pygmalion, qui s'est proposé de faire une déesse, mais qui prie les dieux de faire de la déesse une femme pour lui. Est-ce la cause de la mesquinerie générale? En tous cas, elle existe. Tous, au fond, ne travaillent que pour le pot-au-feu. Que nous fassions en tout de grands progrès, je le veux bien, mais pas en grandeur d'âme pourtant! Châteaubriand n'eut point cet instinct vénal, je dirais volontiers simoniaque. Il demanda de la gloire; peut-être fit-il descendre son génie jusqu'au goût de la popularité; mais il s'arrêta là et sut du moins sacrifier sa fortune. Il eut ou il prit vaillamment ce qu'il demandait, et dédaigna le reste.

Hélas! ce qu'il prit était trop encore, sans doute. L'homme favorisé du génie ne prend rien pour lui-même sans un certain abaissement du don que Dieu ne lui a pas fait pour l'enfler ou pour l'en-

graisser. Il y a eu dans sa faute quelque considération du monde; il a craint ou il a voulu plaire, il a trop reculé ou trop avancé. Laissons à la conscience de Châteaubriand et au jugement de Dieu la juste appréciation des influences auxquelles il a cédé. Lui seul et Dieu les ont bien connues. L'homme qui serait sans péché aurait seul le droit de jeter la première pierre, et il ne la jetterait pas.

On peut noter des écarts dans Châteaubriand, on en peut noter beaucoup, et de graves. Comme écrivain et comme homme, il est parfois difficile à aimer. Mais je dis qu'il n'est point vulgaire et qu'on ne peut méconnaître en lui un habituel et beau sentiment de la grandeur. Lorsqu'il n'est pas grand, il a du moins la pompe, et s'il est quelquefois trivial, c'est encore par horreur de la trivialité. Il n'a point l'ineptie enflée, trivialité suprême; il ne l'admet ni dans ses écrits ni dans sa conduite : il dirait plutôt une grossièreté, il commettrait plutôt un crime.

C'est un homme de condition, un homme de fer, né à une mauvaise époque et tombé en plume, mais qui a été élevé chez lui et qui n'a pu perdre l'habitude d'être chez lui. L'un des reproches qu'il fait à Bonaparte est d'avoir écrit des brochures anonymes. Signe de basse origine, dit-il. En effet, un homme né pour le sceptre n'écrit pas des brochures; et un homme né pour tenir la plume et que son destin condamne à écrire une brochure dans une époque qui en produit tant, jette un cri qui sera entendu du monde et que la postérité n'éteindra pas. Ainsi a-t-il fait lui-même. Ses brochures, toutes signées, étaient des actions de guerre, des coups d'épée dans la bataille, et qui plus d'une fois l'ont gagnée.

Il avait le droit d'élever la voix, de donner des avis, de répandre des idées. Il avait un nom, des ancêtres, des vues à lui, une patrie générale et une patrie particulière, et dans cette seconde patrie, à l'illustration de laquelle il ajoutait, un lieu fier de son souvenir. C'était un patricien de Bretagne et de France; il était *lui* et chez lui. Il avait un Dieu.

Il a fait un livre dont l'idée est de tout temps, et dont le titre tout au moins est immortel. Le *Génie du christianisme* a pu veillir, il peut n'être qu'une ébauche très-imparfaite, son nom ne périra pas. L'idée était abaissée et méprisée même de ceux qui regrettaient l'ordre auquel elle avait présidé, et qu'on venait d'abolir. Il eut le mérite de la relever avec éclat et d'y faire rentrer avec lui tout un peuple, prémices de l'esprit humain. Il était jeune, seul, plein de

préjugés irréligieux comme son siècle saturé de démence et d'orgueil. On ne voyait rien de dédaigné et d'humilié autant que la croix. Elle apparaissait vaincue, on la croyait et on la voulait morte. Il la releva, l'admira, et d'une admiration si sincère et si communicative que, sans l'adorer peut-être lui-même, il la fit adorer. Nous disions dernièrement que la première grande victoire du Christ depuis sa déchéance sonnée sur toutes les cloches de la libre-pensée, fut l'émancipation des catholiques d'Angleterre, procurée par l'énergie et l'éloquence d'O'Connell. Un succès moins acheté avait été le précurseur de ce grand jour. Il était dû à Châteaubriand. Sans doute, avant le *Génie du christianisme*, il y eut d'autres victorieux : le premier coup porté à la révolution antichrétienne l'a été par celui de ses obscurs bourreaux qui frappa le premier de ses obscurs martyrs. Alors éclata dans le ciel, pour consoler les anges, l'arrêt qui la condamne à l'avortement et à l'ignominie. Châteaubriand en fut le premier exécuteur. Le siècle ne s'accomplira pas sans en avoir vu l'entier accomplissement.

L'homme qui fut inspiré pour une action si haute n'en conserva pas tout l'honneur. Elle lui réussit trop au sens humain, il en fut trop fier. Plus tard, il parut n'avoir pas compris et presque n'avoir pas voulu ce qu'il avait fait. Il s'en attribuait toute la fortune. Et l'auteur du livre se crut par moments l'inventeur de l'idée, Cette vanité d'homme fit déchoir le chrétien. Vainqueur avant d'être affermi, appelé peut-être à s'élever au rang des pères de l'Eglise, il s'embourba dans sa gloire et ne devint qu'un homme de lettres. Ce qu'il y perdit de majesté, d'horizon et de force, Dieu le sait ! Mais enfin, quoique la frivolité de l'esprit le retînt misérablement rattaché aux erreurs et aux besognes de ce bas monde, il domina de toute la tête l'arrogant troupeau de ses contemporains. Il ne fut qu'homme de lettres, pas autre chose, c'est vrai ; mais il fut le plus fier, le plus coloré, le plus ample, le plus retentissant. Le regard rapide et encore voilé qu'il avait pu jeter au delà des limites de la vue de son temps, en arrière et en avant, lui resta, sinon dans les yeux, au moins dans le souvenir et un peu dans le cœur. Dieu, qui est reconnaissant de ses dons, lui fit la grâce de ne l'oublier jamais, pour le préserver des immenses lacunes ou de la stérilité totale qu'on remarque quasi partout autour de lui. Au milieu de la foule des célébrités plus ou moins illuminées ou plus ou moins éphémères qu'il a traversées pendant un demi-siècle, il ne cessa de

porter un rayon particulier, le rayon de l'homme qui a entrevu Dieu et l'Eglise, et qui s'en souvient. Ce seul rayon fait pâlir tous les autres. Tâchez de les nommer, prosateurs et poètes. Est-ce Michelet, Lamennais, Guizot, Thiers, Lamartine, Musset ou même Hugo, qui peuvent le disputer à Châteaubriand ?

Son étonnante popularité a eu des éclipses parmi les esprits opposés qui avaient commencé par la subir également, quoique à différents titres. Les uns ne voulaient pas du christianisme et protestaient contre le charme qui les avait subjugués ; les autres trouvaient qu'il le défendait mal et d'une façon périlleuse. Tous ont senti qu'il ne fallait pas mépriser un tel joûteur : les uns parce qu'il avait des armes auxquelles, après tout, ils ne pouvaient pas répondre, les autres, parce qu'il ne serait ni généreux ni sage de l'écarter. Il est, à certains égards, comme ces précurseurs et ces figures du Christ, qu'on aimerait mieux ne pas voir tout entiers dans la Bible; mais ils y sont, et il faut les y laisser. Prenons Châteaubriand tel qu'il est, avec le bien et le mal. Ses actions mauvaises sont encore de grandes actions, et sa figure est toujours une grande figure. En bien et en mal, il n'a rien de bas. Et, assurément, c'est quelque chose d'avoir longtemps vécu, au cours de ce siècle, parmi tant de séductions, dans le scabreux métier de faiseur de livres, sans renier Jésus-Christ.

Dans ses années de jeunesse, apostat inconscient, comme tant d'autres, il avait dormi aux éclats de la foudre, et la tempête l'emportait avec son nom, sa fortune et son rang, sans qu'il se réveillât. Il revint, à l'appel et aux pleurs de sa mère mourante, non pour essayer de ressaisir ses biens terrestres, mais son Dieu. Il s'accrocha aux franges du manteau de Jésus, et après cinquante ans, roulé par les passions et les enivrements de la terre, il mourut le tenant dans ses mains. Le fils de tant de larmes ne pouvait périr ! Il l'a souhaité peut-être, il s'y est exposé certainement ; il n'a pas pu.

Il avait dit : *On a prouvé que le christianisme est excellent parce qu'il vient de Dieu; il faut prouver qu'il vient de Dieu parce qu'il est excellent.* C'était à peine une idée, ou plutôt ce n'était guère qu'un jeu de mots, la frange du manteau divin. Mais cette frange peut encore faire le plus grand des miracles. « Que je puisse seulement toucher la « frange, disait la femme abandonnée des médecins, et je serai « guérie. » Avec moins de foi, peut-être, Châteaubriand toucha cette frange ; et lui-même et le monde commencèrent à guérir.

La guérison ne fut pas instantanée et complète. Toutefois, le faible apologiste était déjà plus fort que Voltaire et Mirabeau et toute la science de la révolution. Il avait épelé quelques lettres du nom de Jèhovah et entrevu de loin l'ombre bienfaisante de la sagesse infinie; il savait que la vie était là où l'on ne montrait que des tombeaux, qu'elle pouvait surgir, et qu'enfin tout allait mourir de la mort de Dieu et des œuvres de Dieu, mais que ni Dieu ni ses œuvres n'étaient morts. Il le cria d'une voix si puissante et soudain répétée par tant d'échos que ce monde, couvert de boue et de sang, dut l'entendre. Il trouva des pleurs, il éveilla les repentirs. Bientôt la prière publique humilia l'orgie révolutionnaire. Sur la tombe des martyrs on commença de voir à genoux les fils des meurtriers épelant le *Credo*.

Châteaubriand n'a pas fondé une école; il n'était pas un maître que l'on pût suivre. Les héros ne sont pas des tacticiens. Il était un créateur d'émotions puissantes, et, par la grâce de Dieu, fécondes : plus fécondes pour ceux qui les recevaient que pour lui-même. Plus tard, l'école naquit; lui, resta longtemps un catholique honoraire. Certains hommes font des fautes dont il plaît davantage à Dieu de tirer bon parti. Les hommes subissent des entraînements, l'éducation d'un peuple est lente. Cependant ce catholique honoraire n'oublia pas le chemin du temple qu'il avait aidé à reconstruire et dont il avait sonné la cloche d'une main vigoureuse et généreuse.

Ce pauvre fragile honneur du monde; il l'avait sagement mis de ce côté. Ne pouvant plus tenir à rien du reste, il s'était invinciblement maintenu sur le pavé de l'Eglise. Partout ailleurs il se serait trouvé trop bas. Un jour de naufrage, il s'était écrié, dit-on : Qu'ai-je besoin d'un roi! Mais il ne reprochait à Dieu aucun oubli, aucune injustice, aucune erreur, et, tout Châteaubriand qu'il était, il n'aurait pas dit : Qu'ai-je besoin d'un Dieu? Cela, c'était de l'ineptie enflée, *signe d'une basse nature!* Enfin, vieux, désabusé des longs mensonges de la vie et des illusions de la gloire humaine, il vint appuyer ses derniers jours plus près de l'autel et mourut pénitent. Il était mûr pour voir la gloire de Dieu. Si la bénigne et amoureuse justice du pardon tarde encore, c'est à la reconnaissance des chrétiens d'en hâter l'heure. La prière peut s'élever avec confiance pour l'âme intrépide qui a donné le premier signal du retour.

Voilà près de trente ans qu'il est mort. Sa littérature aussi est morte, et le siècle qu'elle a charmé finira bientôt; mais son nom survivra. Des légions de travailleurs ardents et savants se sont levées

pour refaire et achever son livre interrompu. Déjà ce peuple nouveau a prouvé, sous mille formes, que le christianisme vient de Dieu parce qu'il est excellent. La preuve est faite et l'œuvre serait terminée au delà de ce qu'il avait pu rêver lui-même, si l'on pouvait se lasser à cette œuvre infinie. Elle renouvellera la face de cette prétendue science qui depuis trois siècles est une conspiration contre la vérité; et déjà aussi recommence, pour être menée plus loin, la reconstitution de la démonstration inverse, mais parallèle et non pas contraire, que le même christianisme *est excellent parce qu'il vient de Dieu*. Certes, personne de ce temps n'a engagé l'esprit humain dans un plus grand travail, et ni Dieu ni les hommes n'oublieront que Châteaubriand en a été le premier ouvrier.

LOUIS VEUILLOT.

---

18. **ANALYSE** *des auteurs français, grecs et latins, prescrits pour la première épreuve du baccalauréat ès lettres*, par le P. MESTRE, de la compagnie de Jésus. — 1 volume in-12 de VIII-446 pages (1875), chez Briday, à Lyon, chez Taranne, et chez Broussois et Cie, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

L'épreuve du baccalauréat, parmi plusieurs avantages, dont le premier est de forcer le candidat à étudier sérieusement, au moins pendant plusieurs mois, offre, d'autre part, le très-grave inconvénient de surcharger démesurément, durant cette même période, une mémoire déjà fatiguée par les leçons précédentes. De là trop souvent, chez le jeune bachelier, un sentiment de délivrance qui lui fera envisager désormais avec répulsion ces lettres qui devaient, au dire de Cicéron, être la consolation de sa vie, l'honneur de son intelligence. Les résumés décharnés, secs, sans couleur et sans âme, sur lesquels on l'a courbé au dernier moment, ajoutent à cette disposition fatale, contre laquelle les bons maîtres de la jeuneesse se font un devoir de réagir par toutes les exhortations, par tous les encouragements, par tous les conseils d'une affectueuse sollicitude. Or ce n'est point un résumé de ce genre que publie aujourd'hui le R. P. Mestre, professeur distingué lui-même et préparateur expérimenté aux examens universitaires : son livre, bien conçu, nourri, raisonné, discutant les idées quand il a dû les présenter, fera plutôt chérir la culture de nos grands auteurs classiques. Le judicieux écrivain n'entend pas, du reste, qu'on y trouve motif à paresse, et que le manuel des *Analyses* dispense de voir de près les ouvrages dont il présente le *compendium;* non ; il suppose, au contraire, qu'on les possède assez pour n'avoir

livre, qui, d'ailleurs, est constamment d'un intérêt très-vif, même pour ceux qui abordent pour la première fois des questions de cet ordre.

La quatrième partie, enfin, les *bêtes dans l'histoire*, est une satire spirituelle des littérateurs qui ont raconté l'histoire des bêtes raisonnables et des philosophes qui ont prétendu tirer de ces contes une conclusion favorable à la raison animale. Parmi les premiers, l'illustre « androgyne » Georges Sand, Plutarque, Montaigne, Juste Lipse ont chacun leur petit paquet, comme on dit en langue familière. Le chapitre II est consacré à l'examen des théories de Descartes et de Barbieri, le suivant définit les bêtes telles qu'elles sont d'après les pères de l'Eglise, et le rôle de l'animal dans la création par rapport à l'homme. L'auteur y cite successivement saint Jean Chrysostome, Lactance, Origène, saint Basile, Théodoret, Aristote, Sénèque et saint Thomas.

La conclusion est très-nette : l'animal n'est pas un homme commencé parce qu'il n'a ni la raison, ni la parole, ni la main. Privé de la raison, dont l'objet est universel, il est rivé à telle sorte d'opération, à tel objet particulier. Il ne change jamais. Ce fait renverse les théories de tous les naturalisles qui placent dans l'animal un commencement de raison à côté de l'instinct. « En dépit de toutes les nomen- « clatures, l'animal n'est ni bimane ni quadrumane, il n'est que « multipède ; la main lui a été refusée (p. 268). » L'animal n'est pas raisonnable, il est seulement sensible.

Un appendice complète le livre au point de vue scientifique. Il renferme une lettre de M. de Quatrefages, une correspondance philosophique entre l'auteur et le baron Desson de Saint-Aignan au sujet des animaux, une lettre de M. de Fontenay et divers autres documents à l'appui des théories aussi ingénieuses que fondées du savant religieux.

Cette analyse sommaire suffit à déterminer l'utilité de cet ouvrage. C'est le *compendium* des théories les plus justes sur la question, un abrégé parfaitement conçu et bien composé des notions les plus sûres sur le rôle de la bête dans l'organisation du monde. L'auteur écrit avec un grand charme : il a le trait, l'expression heureuse, le mot propre ; il est d'une clarté qui permet au plus ignorant en ces matières de le comprendre sans aide ; il a puisé ses documents aux bonnes sources ; enfin l'œuvre est excellente et ne peut que produire un grand bien. Destinée spécialement à la jeunesse, elle tentera plus

d'un homme fait, et les lecteurs de toutes les classes et de tous les âges, y puiseront de bonnes leçons, y verront plus d'un préjugé détruit, plus d'une fausse gloire détrônée, plus d'un système battu en brèche. Nous conseillons donc la lecture de ce livre sans la moindre réserve; certains de le voir accueilli avec faveur par le public spécial auquel il est offert, nous croyons qu'il mérite un vrai succès en dehors même de ce public. CHARLES BUET.

21. SAINTE CÉCILE *et la société romaine aux deux premiers siècles*, par dom GUÉRANGER, abbé de Solesmes. — 1 volume in-4° de XIV-590 pages, contenant 2 chromolithographies, 5 planches en taille douce et 250 gravures sur bois (1875), chez Firmin Didot et Cie; — prix : 25 fr.

Sainte Cécile et la société romaine au deux premiers siècles n'est pas seulement un travail historique d'un haut intérêt : c'est le tableau largement tracé de l'Eglise à son origine ; c'est l'histoire de la civilisation et de la nation romaine à laquelle Dieu, dans ses impénétrables desseins, a voulu confier les destinées, ou, pour autrement dire, la forme matérielle du christianisme.

L'illustre savant qui a ramené en France les bénédictins et qui a continué à leur tête la tradition des Mabillon et des Martène, celui dont la tombe est à peine fermée mais le nom à jamais illustre, dom Guéranger n'a pas cru possible de raconter le grand rôle de sainte Cécile sans y joindre le récit de l'histoire chrétienne de Rome aux deux premiers siècles.

Pour comprendre cette histoire des premiers temps du christianisme, il fallait remonter à l'origine même de la société romaine ; il fallait envisager non-seulement la doctrine divine qui allait transformer le monde, redire la grandeur du Christ, l'héroïsme des martyrs, les souffrances et les luttes de nos pères dans la foi, retracer la vie et l'enseignement des catacombes, mais encore montrer ce qu'étaient la nation et la cité qui allaient désormais prêter leur nom à l'Eglise elle-même et lui imprimer un caractère à jamais indélébile, le nom et le caractère d'*Eglise romaine*.

Il est certain, en effet, que Dieu eût pu à son gré disposer des hommes et des événements d'une manière absolument différente sans porter la moindre atteinte à la liberté humaine. Il lui était loisible de préparer la venue du Rédempteur et le triomphe du christianisme de façon à en faire profiter les peuples de l'Orient, les Perses, les Indiens, ou telle peuplade inconnue du monde, entre

les mains desquels le flambeau divin de l'Evangile eût pu briller et se propager non moins grand et non moins fécond. Il lui a plu, au contraire, d'enlever même à la Judée le dépôt sacré dont elle avait si longtemps reçu la garde, et c'est à Rome que fut confiée, avec la puissance humaine, la mission de répandre la vérité divine. Moins de deux siècles après avoir abattu Carthage, Rome portait son nom, sa fortune, sa langue, ses institutions et ses lois jusqu'aux frontières du monde connu. Ainsi son ambition, sa cupidité, ses violences même devaient contribuer à favoriser la diffusion du Christ, par l'unité du langage et la puissance des armes, jusque dans l'Afrique et l'Asie. Dans la capitale du monde civilisé le christianisme allait trouver, avec la palme du martyre et l'auréole qui s'attache aux grands combats, un foyer immense d'où il allait rayonner sur la terre entière. Il y a plus: cette victoire de la société chrétienne sur le monde romain dont elle allait prendre la place, devait revêtir un caractère spécial. Dom Guéranger insiste sur ce point avec un rare bonheur d'expressions.

« Ce n'était pas en vain, dit-il, que cette ville superbe avait la « conscience de son éternité ; mais elle n'avait pas prévu qu'il lui « faudrait d'abord mourir en tant que cité païenne, pour revivre à « jamais comme capitale de l'universelle religion, et pour devenir « l'instrument de la civilisation du monde. Dans cette transforma- « tion, Rome ne devait pas perdre la forme imposante et souve- « raine sous laquelle elle avait apparu aux yeux des peuples. Il lui « fallait seulement abaisser ses faisceaux devant la croix, s'assimiler « l'élément divin que lui inoculeraient ses pacifiques conquérants ve- « nus de la Judée, et restituer cet élément, devenu désormais le sien, « à toutes les nations de la terre. Ce ne sera plus du Capitole aux toits « dorés que descendront les volontés impérieuses du peuple roi ; ce « sera du Vatican, tombeau sacré d'un vieillard immolé par Néron, « que partiront ces décrets doctrinaux qui maintiennent et éclaircis- « sent la vérité révélée, ces lois disciplinaires qui épurent et conservent « les mœurs ; la société spirituelle qui a là son centre, a déjà traversé « dix-huit siècles gardant toujours la même hiérarchie, le même « principe d'autorité, le même symbole qui se développe et ne « change jamais. »

Pour étudier cette admirable transformation, dom Guéranger remonte à l'origine même de cette société romaine, si grande, si élevée, si respectueuse de la tradition, si héroïque dans son dévouement à

la chose publique. Dans un chapitre admirable, consacré aux destinées du patriciat romain, il nous montre l'action de ces races patriciennes, desquelles tout émane pour le maintien et le progrès de Rome, jusqu'au moment où la force brutale qui s'élève de la corruption de l'empire se substitue aux mâles vertus des premiers siècles. Cependant ces illustres races n'avaient pas toutes péri : Dieu les gardait pour la Rome nouvelle. Elles devaient en être les premières assises, et les plus résistantes. C'est ainsi que nous apparaissent les noms des *Cæcilii* et des *Cornelii*, unis ensemble en la personne de l'arrière petit-fils de Scipion Nasica. Lucien Metellus Scipion, le dernier défenseur de la liberté de la patrie, fut le dernier aussi qui lutta contre la fortune de César. Après le christianisme, c'est sur un autre théâtre qu'il nous faut chercher ces grands noms. C'est un descendant des Cornelii, simple centurion de la cohorte italique à Césarée, qui reçoit d'un ange l'ordre d'aller trouver Simon-Pierre à Joppé. C'est lui qui, après avoir reçu le Saint-Esprit, sort avec ses compagnons régénéré par l'eau du baptême. « Rome, dit dom Guéranger, « est devenue chrétienne dans la personne d'un de ses plus illustres « descendants. »

Mais avant d'arriver à la vie de sainte Cécile, descendante elle-même de la noble famille des Cœcilii unie par ses aïeux aux races patriciennes qui devaient, non moins que les artisans et les esclaves, tomber aux pieds du Christ, le savant bénédictin fait passer devant nos yeux le tableau, aux deux premiers siècles, de la société chrétienne tout entière.

Pierre, au nom de son divin maître, prend possession du monde romain. Nous assistons à l'introduction de la gentilité dans l'Eglise. C'est l'histoire de saint Paul, ses missions à Antioche, à Corinthe, à Ephèse, son épître aux Romains, son arrestation à Césarée, son arrivée à Rome. C'est la prédication de l'Evangile dans la capitale du monde. C'est l'apostolat du successeur de Jésus-Christ, ses miracles, la primauté déjà reconnue de l'Eglise de Rome ; c'est l'histoire de Simon le Mage confondu ; ce sont les épîtres de saint Paul à Timothée ; le martyre des deux apôtres ; les merveilles de leur mort ; toutes les traditions glorieuses de l'Eglise à son berceau. Mais ces annales du christianisme sont intimement liées avec celles des Césars et des persécuteurs. Dom Guéranger retrace avec une saisissante éloquence et une profondeur d'érudition sur laquelle on ne saurait trop insister, les règnes des odieux empereurs qui eurent nom Claude et

Néron. Il nous redit les superstitions de la société païenne, les préjugés et les passions, les sortiléges des démons, toutes les colères de l'enfer et de la terre déchaînées contre Dieu. Il nous montre dans leurs somptueux palais les Césars tout-puissants proclamant leurs édits, livrant avec d'infâmes voluptés les chrétiens au martyre. Avec Vespasien et Titus il nous retrace la guerre des Juifs, la chute de Jérusalem désormais déchue ; puis voici de nouveau revenir les persécutions : Domitien, Nerva, Trajan. Voici Hadrien et ses luttes contre les Juifs ; voici le culte de Vénus et celui d'Antinoüs plus odieux encore. La science elle-même dans son orgueil et sa faiblesse est conjurée contre le christianisme. Antonin et sa paix menteuse font surgir les hérésies des Saturnin, des Basilide, des Carpocrate, des Marcion. Des préjugés et des calomnies infâmes vont encore être substituées au fer des bourreaux. Le savant historien nous explique le règne de Marc-Aurèle et sa philosophie hostile au Christ. Bientôt des martyrs nouveaux vont surgir plus grands et plus héroïques. Les prisons, les catacombes, l'exil, les souffrances intimes, les luttes elles-mêmes de la famille vont s'ajouter aux persécutions légales des tyrans et des légistes.

Et pourtant, à travers ce monde impur et féroce, de quel éclat radieux ne brille point l'Eglise déjà triomphante et maîtresse du monde ? Après saint Pierre et saint Paul, c'est le grand pape saint Clément, consacrant la foi, les vertus et les traditions qui seront la base de la religion nouvelle. Saint Clet, saint Anaclet, saint Pie, saint Nérée, saint Achillée, saint Alexandre, saint Hermès, saint Quirinus, saint Justin, saint Anicet, saint Polycarpe, saint Soter, sainte Félicité et ses sept fils martyrs, sainte Praxède, les grands papes, les docteurs, les confesseurs, les vierges et les martyrs, tous nous apparaissent resplendissants et glorieux dans la lumière du Christ, qui déjà a transformé la vieille société romaine. En lisant l'admirable étude de dom Guéranger « nous assistons à cette sublime transfor- « mation, nous découvrons toute une société nouvelle. Nous la « voyons frémir sous nos yeux, prier, chanter, aimer. »

Ce n'est là cependant que la première partie de l'œuvre que nous cherchons à analyser. La biographie de l'illustre Cœcilia forme le vrai sujet du livre. Peu de saints ont conquis une telle popularité et mérité une telle vénération. Il en est peu aussi qui, comme sainte Cécile, par son origine, la noblesse de sa race, les circonstances de sa vie, aient été dignes de fournir à l'histoire de l'Eglise un cadre plus

vaste et mieux approprié au sujet que le savant écrivain a su approfondir.

C'est qu'en effet, en dehors même de l'histoire du christianisme à son berceau, la vie, la mort, la sépulture de sainte Cécile, les recherches et les découvertes opérées sur son tombeau, après les études du P. Marchi, par le docte commandeur de Rossi, tout en elle et par elle devait contribuer à révéler une science nouvelle : celle de l'archéologie chrétienne. L'histoire de sainte Cécile nous fait pénétrer dans la vie intime de nos ancêtres. Nous assistons non-seulement à leurs martyres et à leurs combats, mais nous descendons dans le détail de leurs mœurs, de leurs travaux, de leurs prières ; nous retrouvons leurs images, leurs emblèmes, leurs inscriptions suspendues aux murs des catacombes, aux parois de leurs sépultures ; nous comprenons quelles furent leurs inspirations, quelles furent leurs croyances, à quelles vertus, à quelles aspirations divines répondaient leurs grandes âmes, et en découvrant, après dix-huit siècles, l'origine de notre foi établie et perpétuée par de pareils monuments, nous ressentons, avec un légitime orgueil, l'autorité qui s'attache à de si glorieuses et de si antiques traditions.

Ce sont ces premiers monuments de l'art et de la foi que le magnifique livre dé *Sainte Cécile et la société romaine* a pour but de reproduire et de faire parler aux yeux. Les presses de M. Firmin Didot ont complété d'une façon saisissante l'œuvre de dom Guéranger. Personne aujourd'hui, parmi ceux qui s'intéressent à nos origines, n'ignore ce que furent les catacombes ; mais combien ignoreraient encore ce que fut l'art primitif et déjà fécond des premiers chrétiens, si cette publication ne mettait sous leurs yeux les images et les symboles consacrés dès le commencement par la foi primitive ! A travers le texte nous retrouvons non-seulement de pieux monuments, tels que la chaire de saint Pierre, celle de saint Marc, les instruments de supplice des martyrs, les sépultures et les cryptes, les mosaïques, les médailles et les monnaies, les bustes et les bronzes pieusement conservés, mais plus de 200 gravures nous montrent que la tradition chrétienne n'a pas varié depuis Jésus-Christ. La représentation des vérités de l'Ancien Testament ou de l'Evangile, Adam et Eve, Noë, Moïse, Jonas, le culte de Marie, sa maternité divine, les miracles du Sauveur, les paraboles et les scènes de l'Evangile, l'eucharistie, la résurrection des saints, toutes les figures et toutes les croyances de notre religion font déjà, au IVe siècle, partie de l'iconographie chré-

tienne. Toutes ces images qu'on retrouve encore à Rome, à peine altérées par le temps, sont ici reproduites avec une exactitude et une perfection remarquables.

Enfin la vie même de sainte Cécile, avec son culte à Rome dès les premiers siècles de l'Eglise, la vénération dont elle fut l'objet au moyen âge, et jusqu'au XIX[e] siècle, en Italie, en France, dans l'école byzantine comme dans l'art de la renaissance, ont fourni aux éditeurs l'occasion de reproduire par la gravure et la chromolithographie les œuvres des plus illustres maîtres. Tels, par exemple, le tryptique de Cimabue, le concert de sainte Cécile, son couronnement par Van Eyck, la peinture de Francia, la composition de Jules Romain, admirablement gravée par Marc-Antoine, par-dessus tout la mort de la sainte par le Dominiquin, la belle statue en marbre de Maderno à Rome, la fresque de Flandrin, où la grande sainte est représentée au milieu du chœur des vierges, et enfin le beau tableau de Paul Delaroche, qui peut être considéré comme l'idéale et suprême figure de celle que la tradition la plus ancienne a choisie pour patronne de la musique.

Qu'il nous soit permis, en finissant, de le dire encore une fois : la vie de sainte Cécile est le tableau fidèle du christianisme à son berceau. C'est, au moyen du texte comme de la gravure, l'histoire même de la conquête du monde romain au profit du Christ, par ses apôtres et leurs successeurs ; c'est le triomphe de la sainteté et de la vérité chrétienne représentées par l'illustre descendante des Cœcilii, dont les vertus et le culte, perpétué à travers les siècles, ne sauraient être séparés de l'histoire même de l'Eglise et de son action divine sur le monde. E. DE TOYTOT.

22. **CONTES POPULAIRES** *de la Grande-Bretagne*, par M. LOYS BRUEYRE. — 1 volume in-8° de XLVIII-382 pages (1875), chez Hachette et Cie; — prix : 7 fr. 50.

Le titre de cet ouvrage ne correspond pas entièrement à son sujet, moins léger et moins frivole qu'on ne le croirait d'après ce titre. C'est une étude très-minutieuse et faite avec beaucoup de soin des traditions populaires de l'Angleterre, traditions dont les plus anciennes sont d'origine âryenne, celte ou kimrique, les autres d'origines scandinave et saxonne; les plus modernes sont dues à des Normands et à des Français. La théorie de M. Brueyre est que les traditions et les légendes nationales ont été apportées, dès l'antiquité la

plus reculée, par les émigrations des peuples de l'extrême orient en Europe, et que les contes communs à toutes les nations indo-européennes sont, pour la plupart, ceux que leurs pères possédaient en commun lorsqu'ils vivaient dans la Bactriane. Cette conclusion, qui eût pu paraître hardie au siècle dernier, avant que la philologie comparée eut démontré la parenté originelle des peuples indo-européens, n'est plus maintenant qu'un corollaire naturel de cette découverte. Elle la complète, d'autre part, en nous révélant, dans une certaine mesure, le côté poétique et religieux de l'antique nation âryenne. « N'est-ce pas une merveilleuse chose, dit M. Brueyre, « pour prendre un exemple entre mille, que notre conte de Cen-« drillon se retrouve à la fois dans les traditions de tous les peuples « de la race âryenne, aussi bien sur les bords des golfes de Naples « et de Venise que sur ceux de la Baltique, et qu'on puisse le suivre « dans son idée principale comme sur une piste ininterrompue « depuis l'extrémité de l'Europe jusque dans l'Inde et la Perse, « dans les contes gaëliques de Campbell, dans les récits de Perrault, « dans plusieurs Maerchen de Grimm, chez les Slaves et chez les « Russes ? Comment ne pas être frappé de rencontrer chez les peuples « les plus séparés par la distance, par la langue, par les labeurs « quotidiens, la vieille fable de Midas et de ses oreilles d'âne ou des « récits rapportés dans l'*Ane d'or* d'Apulée, il y a plus de quinze « cents ans (p. IV). »

Il y a donc deux opinions en présence. Celle qui conclut de la similitude des traditions populaires des peuples indo-européens, qu'à une certaine époque ils ont subi l'influence de conquérants qui firent pénétrer chez eux leur civilisation, et peut-être même les absorbèrent en tant que races ; et celle qui affirme que les contes européens nous sont venus de l'Inde au moyen âge, principalement à la suite des croisades, et par l'intermédiaire des Arabes.

Quoique M. Brueyre appartienne à la première, il reconnaît que les pèlerins de terre sainte, les troubadours, les trouvères, les jongleurs ont contribué à l'expansion des contes populaires ; mais que les écrivains les plus illustres de l'Europe se sont inspirés, pour ces contes, pour les récits merveilleux, les fictions, les poëmes, des deux célèbres recueils de fables indiennes, le *Pantchatantra*, et les apologues de *Sendabad*. A ce sujet, il assure que, dans les grands poëmes indiens, les luttes formidables des Dévas et des Détyas, les dix avatars de Wichnou, ne seraient que des allégories

« la France, il en fut comme le Titus et obtint le nom de Grand. »

Avant de finir, M. l'abbé Féret cite largement les témoignages d'ardente affection et d'inconsolables regrets qui éclatèrent, sur tous les points du pays, en vers et en prose, même dans les rangs des plus obstinés ligueurs.

Des notes et des documents, trop étendus pour être insérés dans le texte qu'ils auraient alourdi, terminent le volume.

Sous le rapport littéraire, nous l'aurions voulu plus soigné. Ce n'est pas que le style soit incorrect, mais il manque parfois d'élégance et de couleur. Heurcusement, l'attrait des choses est si fort qu'il saisit et entraîne. C'est là, essentiellement, une œuvre de science, de religion et de patriotisme. GEORGES GANDY.

31. **L'HOMME-DIEU SOUFFRANT**, ou la *Divinité de Jésus-Christ resplendissant dans les opprobres et les tourments de sa passion*, par le P. SÉRAPHIN, passioniste. — 1 volume in-18 de 342 pages (1875), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix: 1 fr. 20 c.

Voici un très-beau sujet, qui n'a guère été traité, jusqu'à présent, que dans des discours isolés. et qui pourtant mérite toute l'attention non-seulement du fidèle cherchant un aliment à sa piété, mais de l'apologiste lui-même. Que Notre-Seigneur ait prouvé sa divinité par l'éclat des miracles qu'il semait sur sa route ou par la merveilleuse splendeur de ses enseignements, c'est une thèse commune et facile; que cette démonstration ressorte aussi visiblement de ses souffrances et de sa passion, on se l'imagine moins ordinairement, sauf par rapport à deux ou trois circonstances du récit évangélique; or, tel est le genre d'étude chrétienne auquel nous convie le P. Séraphin. « Il suffit de prendre l'Evangile à livre ouvert, nous dit-il, « pour y voir partout se refléter la divinité de Jésus-Christ. En le « parcourant page par page, il nous serait facile de faire un gros « volume sur ce sujet si digne de fixer l'attention d'un chrétien. « Nous avons voulu nous restreindre au seul drame de la passion du « Sauveur pour montrer aux enfants de l'Eglise que la divinité de « Jésus-Christ éclate au milieu même des abaissements de sa pas- « sion douloureuse et de ses opprobres, et que ces humiliations et « ces souffrances, loin de la dérober à nos regards, n'en sont qu'un « splendide rayonnement (p. 10). » Ainsi cette divinité continue-t-elle de s'affirmer de nos jours, au milieu des outrages prodigués au Sauveur, presque autant que par les vertus de ses meilleurs servi-

teurs : on ne s'insurge point de la sorte contre ce qui n'est pas, surtout après dix-neuf siècles, et cette rage est un argument très-fort. Du reste, le point de la lutte est aujourd'hui dans la négation du Dieu-Homme et de son œuvre ; c'est donc de ce côté qu'il est urgent de porter de plus en plus la lumière et la défense.

Le P. Séraphin établit avant tout, dans un chapitre préliminaire, que le Rédempteur, non content de prouver qu'il était Dieu par la manière dont il commandait à la nature, l'a expressément affirmé en maint discours, et qu'on ne saurait échapper à la puissance démonstrative de cette affirmation qu'en faisant de lui un imposteur : blasphème horrible, devant lequel recule l'incrédule lui-même. Mais, au moment où cette divinité semble se voiler, s'obscurcir et disparaître sous les coups des Juifs, elle ne continue pas moins de s'accuser pour l'esprit attentif qui va au fond des choses. *Generatio prava signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ.* Ce premier chapitre est intéressant et solide.

L'auteur entre ensuite, par une série de seize autres chapitres, dans le sujet propre de la passion, et fait voir que la crainte et la tristesse de Jésus au jardin des Oliviers n'ont rien d'incompatible avec sa divinité ; que sa prière à ce moment, si belle de soumission, est tout à fait digne de l'Homme-Dieu ; que le combat même qu'il y soutient nous révèle tout spécialement cette divinité, à plus forte raison son action sur les gens armés venus pour l'arrêter ; que chez Caïphe, chez Pilate, devant Hérode, la divinité brille à ne pas s'y méprendre, et notamment dans l'interrogatoire qui amènera la sentence de mort ; qu'à meilleur droit encore on la verra éclater sur le chemin du Calvaire, dans les outrages de la multitude, dans le crucifiement, dans les prodiges qui s'y accomplissent, et avec plus de détails dans les paroles du divin supplicié. Le coup de lance, la sépulture, ont aussi leur démonstration propre irréfutable.

Livre de piété, avons-nous dit, et même d'apologie ; ajoutons : livre de prédication. Il se recommande à ces divers titres, mieux que par la lettre approbative placée en tête, et qui, n'étant pas signée, manque absolument de valeur. V. CORDEMAIS.

32. **LETTRES CHOISIES** du R. P. DE SMET, de la compagnie de Jésus, missionnaire aux Etats-Unis d'Amérique, 1849-1873. — 1 vol. in-8° de VIII-406 pages (1875), chez Closson et Cie, à Bruxelles, chez H. Repos et Cie, à Paris ; — prix : 5 fr.

Le R. P. de Smet, dont le nom est entouré de vénération non-

seulement dans la Belgique, sa patrie, mais dans toute l'Europe catholique et les Etats-Unis, est mort à Saint-Louis (Missouri) le 23 mai 1873. Sa carrière apostolique et civilisatrice a duré cinquante années. Aussi la publication de ses lettres est-elle un pieux hommage rendu à sa mémoire. Plusieurs ont déjà paru dans la *Collection des précis historiques*. Elles sont accompagnées de notes intéressantes par le P. Deynoodt.

Les lettres du R. P. de Smet renferment le récit de ses voyages chez les Sioux, au Grand-Désert, chez les Delawares, au Kentucky. Il a traversé à plusieurs reprises les vastes plaines qu'arrosent le Missouri et ses principaux tributaires, tels que la Platte ou Nébraska, la Roche jaune, le Mankizita-Watpa, le Niobrarah, le Tchan-Sansan, appelé par les blancs la *rivière à Jacques*, le Wassecha ou Vermillon, et les trois grandes fourches supérieures qui donnent naissance au Missouri, c'est-à-dire le Jefferson, le Gallatin et le Madison. Longeant la branche du nord et la branche du sud du Saskatchewan, il a pénétré à trois cents milles dans l'intérieur des forêts et des plaines qui bordent l'Athabasca. Il n'a rencontré, sur cette vaste étendue de pays, que trois familles, la disparition du gibier forçant les Indiens, dont il est le seul moyen de subsistance, à émigrer à l'est des montagnes Rocheuses. La plupart des tribus qui habitent ces régions sont réduites à l'état le plus pitoyable; leur misère est telle qu'elles sont forcées de battre la campagne par petites bandes, et sont exposées à des combats féroces contre des tribus plus fortes, qui souvent les massacrent. Il n'est donc point étonnant que le nombre des Indiens aille en diminuant. Dans les plaines, ce sont les guerres et la famine; sur la frontière des contrées civilisées, ce sont les vices, les liqueurs et les maladies qui les moissonnent par milliers. La condition dans laquelle tous ces sauvages se trouvent, loin des influences de tous les principes religieux, les rend à peu près semblables les uns aux autres. Chez tous on rencontre la même cruauté, la même barbarie, la même paresse, enfin les mêmes superstitions basses et révoltantes, poussées aux dernières limites où l'esprit humain, abandonné à lui-même et sous l'empire de viles passions, est capable de conduire. Cependant, est-ce à dire que ces tribus ne sont point civilisables? Le R. P. de Smet ne le pense pas, mais, à son avis, les obstacles viennent « de la part même des gens qui « s'appellent civilisés. » Les missionnaires sont bien accueillis par

les Indiens : qu'on leur envoie des missionnaires ; qu'on prohibe l'introduction des liqueurs fortes, leur fléau destructeur ; qu'on les amène peu à peu à l'agriculture, bien qu'il soit difficile d'introduire l'agriculture de prime abord et sur une large échelle dans un pays où l'on vit de chasse.

Le Grand-Désert américain, qui fait l'objet de six lettres extrêmement intéressantes, est une vaste région sablonneuse qui s'étend d'un côté depuis le Kansas occidental jusqu'à la Sierra Nevada, et de l'autre, depuis les possessions anglaises, au nord des Etats-Unis, jusqu'à la partie septentrionale du Mexique. Il est habité par les sauvages Yanktons, les Arickaras, les Mandous; on y rencontre des milliers de buffles, des ours gris, des serpents à sonnettes, des castors. Le missionnaire donne beaucoup de détails sur la géologie, la botanique, l'histoire naturelle, du Grand-Désert ; il recueille de précieuses observations sur les mœurs, les coutumes, les lois de ses habitants. Dans leurs danses, il n'a jamais remarqué le moindre signe qui pût alarmer la pudeur. Il a dressé des tableaux des différentes tribus indiennes dans le Haut-Missouri, et de la nation Sioux, en indiquant le nom de la nation, les tribus, les sous-tribus, les contrées qu'elles habitent, les noms indiens et français des principaux chefs, et les langages parlés.

De curieuses lettres, pleines d'intérêt, et très-dramatiques, sont consacrées aux Assiniboins, à leurs opinions religieuses, à leurs superstitions, à la guerre indienne et aux chasses homériques des Peaux Rouges. La question de l'avenir des Indiens, de l'extermination des aborigènes, de la race hétérogène dans l'Orégon, lui fournit un chapitre non moins intéressant, qui date de 1854, et dont les conclusions ont été confirmées par l'expérience : « L'avenir « des pauvres tribus indiennes, disait le P. de Smet, est bien triste « et bien sombre. Placées, comme elles le sont, sous la juridiction « des Etats-Unis, environnées de blancs de toutes parts, leur ruine « paraît certaine. Les sauvages disparaissent insensiblement. Dans « cinquante ans, on ne trouvera plus, pour ainsi dire, de traces « des indigènes. Que sont devenues ces tribus puissantes qui, « au commencement de ce siècle, habitaient la grande et belle ré- « gion de l'ouest, partagée aujourd'hui en divers Etats ? Vous n'y « rencontrez que quelques restes dispersés çà et là sur les fron- « tières. De nos jours, les mêmes causes sont en pleine activité

« et produisent les mêmes effets. Depuis quatre ans surtout les « grandes émigrations européennes ne font qu'y ajouter. Ces émi- « grations se multiplient de plus en plus et se succèdent comme « les vagues de la mer. Tous les nouveaux venus de l'Europe doi- « vent trouver une issue : cette issue est l'ouest (p. 279). » En effet, ces prévisions se sont réalisées, car en 1863, d'après la statistique du département indien à Washington, le chiffre total de toutes les tribus sauvages s'élevait à 268,079 individus.

Une description de l'état matériel, moral et religieux du Kentucky, et le récit d'une excursion chez les Potowatomies; des notes biographiques sur plusieurs missionnaires, les pères J.-A. Elet, Van Quickenborne, de Theux, Hoeken, sur Mgr Flaget et Mgr Provencher, sur le général russe Diebitsh ; une histoire de Tchatka, le chef le plus renommé des Assiniboins ; des renseignements scientifiques, géographiques, ethnologiques d'une haute importance, donnent aux lettres du P. de Smet une saveur et un attrait qui, de même que le ton modeste de l'auteur et le charme de son style, font de ce livre une lecture à la fois édifiante, intéressante et instructive.

CHARLES BUET.

33. **NOUVEAUX MÉLANGES** *d'archéologie, d'histoire et de littérature sur le moyen âge*, par les auteurs de la *Monographie des vitraux de Bourges* (RR. PP. Ch. CAHIER et feu Arthur MARTIN, de la compagnie de Jésus); *collection publiée* par le P. Ch. CAHIER. — IVOIRES, MINIATURES, ÉMAUX. — 1 volume in-4° de VIII-350 pages (1874), chez Firmin Didot frères, fils et Cie; — prix : 40 fr.

34. **DÉCORATION D'ÉGLISE.** — 1 volume in-4° de XVI-294 pages (1875), par les mêmes auteurs et chez les mêmes éditeurs; — prix : 40 fr.

Sous la main du P. Cahier, les glanes deviennent facilement des gerbes, et les gerbes se succèdent assez vite pour former une moisson. Où s'arrêteront les *nouveaux Mélanges*? Dieu le sait. Quant à l'auteur, il semble l'ignorer entièrement. Le P. Martin lui a laissé une si riche collection de dessins inédits, et il est si ingénieux, pour sa part, à découvrir des trésors de science archéologique là où d'autres ne verraient que des paillettes ! Acceptons donc, comme ils nous viennent, sans trop les attendre et sans désespérer de la suite, ses beaux volumes, si bien édités par la maison Didot.

Le premier dont nous avons à nous occuper aujourd'hui, second des *nouveaux Mélanges* (Voir notre tom. XLIX, p. 285), est affecté aux *ivoires*, *miniatures* et *émaux*. — Les ivoires, personne ne

l'ignore, tiennent une place considérable dans l'art religieux. Nous en avons parlé plusieurs fois déjà, même à la suite du P. Cahier, et nous ne pensions point y revenir si tôt; mais les nouveaux échantillons qu'on nous en donne feraient presque oublier la monotonie du sujet et l'incohérence des études qu'on lui consacre. Le premier de ces échantillons reproduit les deux plats d'un livre exécuté en Palestine pour la princesse Mélisende. La France possédait autrefois ce petit chef-d'œuvre ; des mains étrangères s'en sont emparées en 1846 et l'ont transporté vers les rives de la Tamise. Sur le plat supérieur, six médaillons représentent des scènes empruntées à la vie du roi-prophète. On y voit, dans des attitudes plus ou moins réussies, David terrassant d'abord un lion, puis tuant Goliath d'un coup de fronde, recevant ensuite d'Achimelech les pains sacrés, pleurant son péché aux pieds du prophète Gad et enfin entouré de musiciens qui l'aident à composer ou à chanter ses psaumes. Dans les espaces laissés vides par les médaillons, des personnages allégoriques figurent les vertus en combattant d'autres qui sont évidemment les vices. « Ce sujet (re- « marque judicieusement notre commentateur) traité par Prudence « en un poëme *ad hoc*, sous le titre de *psychomachie*, était une forme « dramatique donnée à l'examen de conscience. » On en retrouve, en effet, les traces à diverses époques du moyen âge, « depuis un traité « mis longtemps au compte de saint Augustin, jusqu'à la satire que « Rutebœuf faisait passer sous le nom de *Bataille des vices contre* « *les vertus* (p. 5). » Voilà, en quelques mots, le secret de la science iconographique pendant les siècles les plus actifs de la foi chrétienne. On ne connaissait pas alors « l'art pour l'art, » invention toute moderne à l'usage des têtes vides. Quand on élevait un grand monument, avec tous ces splendides détails que les générations suivantes ont taxés de bizarrerie ; quand on taillait ces statues ou ces groupes destinés au public, et qui maintenant sont pour lui autant d'énigmes ; quand on couvrait le vélin, les métaux, le bois et l'ivoire de tous ces drames dont le sens nous échappe, de tous ces animaux où nous verrions volontiers le produit de cerveaux en délire, de tous ces ornements enfin où nous ne savons plus admirer que la hardiesse du trait et l'exquise perfection de la main d'œuvre, c'étaient des idées qu'on exprimait, c'étaient des pages de catéchisme qu'on écrivait avec le ciseau, le pinceau ou le burin, pages dogmatiques souvent, mais plus ordinairement morales. Comment toutes ces choses sont-elles pour nous lettre close ? Parce que nous avons abandonné la littéra-

nisme, où Dieu, pour faire fleurir son Eglise, aimait à susciter des saints, et dans chaque saint mettait un héros. — Le suivant résume la vie de sainte Thérèse en trois tableaux admirablement dessinés : la vierge dans la solitude, l'apôtre dans ses expéditions et dans ses conquêtes, la sainte dans ses communications miraculeuses avec le ciel. — Le quatrième est un commentaire vivant de cette parole : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat sapientes*. Marguerite du Saint-Sacrement fut, pour la dévotion à la sainte enfance de Notre-Seigneur, ce que devait être, immédiatement après et dans la même contrée, Marguerite-Marie pour la dévotion à son cœur sacré. Deux beaux fleurons au diadème de cette terre de Bourgogne qui a produit tant de grands hommes et de si grands chrétiens. — Le cinquième fait revivre, avec une contagieuse émotion, la noble et sainte figure du P. Eudes, ce frère de deux hommes illustres, plus illustre lui-même dans son humilité, et dont il est permis de dire, comme de son divin modèle, qu'il fut puissant en œuvres et en paroles, *potens verbis et operibus*.

Nous voici aux *oraisons funèbres*. La tâche est d'autant plus précieuse et plus douce à l'orateur, que ceux dont il rappelle les travaux et les vertus ont été presque tous ses maîtres ou ses amis. Nous y avons gagné de délicieuses pages sur des directeurs et des professeurs de grands et de petits séminaires, tels que MM. Faivre, Brezard, Garessus, vrais apôtres de l'éducation ; sur des curés de petites villes et de villages, comme MM. Frayhier et de Gérauvillier, dont les noms sont peu connus dans le monde, mais dont les labeurs, si modestes qu'ils paraissent, ont eu un grand prix aux yeux de Dieu ; sur le P. Ducreux, le disciple et l'émule du P. Rauzan, qui a porté la parole évangélique à tous les points de la France et a partout recueilli de si belles moissons. N'oublions pas non plus deux discours prononcés sur les tombes encore fraîches des soldats de 1870. On y sent à chaque passage palpiter le cœur du prêtre et du Français.

Dans les *éloges académiques*, M. l'abbé Besson a été le biographe délicat et fidèle de plusieurs savants distingués dont l'académie de Besançon est justement fière. Ce sont : MM. Ch. de Rotalier, ancien officier d'Afrique, historien de notre colonie algérienne, romancier, économiste, et, par-dessus tout, solide chrétien ; Jacques-Joseph Ebelmen, directeur de la manufacture de Sèvres, auteur de plusieurs découvertes et de remarquables écrits sur les sciences naturelles ; le président Bourgon, énergique survivant de ces anciennes générations

qui ne savaient point hésiter devant le devoir, et qui estimaient que la science s'honore en servant la religion; J.-B. Pérennès, frère de l'écrivain à qui nous devons la *Vie de saint François de Sales*, écrivain lui-même à ses heures de loisir, et l'un de ces hommes trop rares qui ont professé hardiment la religion chrétienne dans les chaires de l'université; enfin Ch. Weiss, bibliothécaire de la ville de Besançon, membre correspondant de l'institut, érudit, fouilleur d'archives, critique sérieux et brillant, et si fidèle, pendant sa longue carrière, aux vertus de l'ordre naturel, que Dieu a consolé son déclin par une foi plus radieuse et une plus sûre espérance.

Ici s'arrêtent les œuvres oratoires de M. l'abbé Besson. Espérons que Mgr l'évêque de Nîmes en sera le continuateur : *Episcopus... seminator verbi.* LE VERDIER.

37. ŒUVRES DE MGR GERBET, évêque de Perpignan. — Première série : *Mandements et instructions pastorales.* — 2 volumes in-8° de 418 et 450 pages (1876), chez Tolra; — prix : 12 fr.

En des temps moins troublés que les nôtres et moins indifférents aux sévères beautés de la littérature et de l'éloquence, le mois de janvier 1876 resterait marqué dans les annales de la bibliographie française par la publication des *Œuvres pastorales* d'un grand évêque qui aurait eu sa place, nous n'hésitons pas à le dire, parmi les brillants écrivains du XVIIe siècle; et nous oserions ajouter qu'une telle publication est moins glorieuse pour l'écrivain que pour la France elle-même.

Plusieurs des beaux ouvrages de M. l'abbé Gerbet étaient déjà connus lorsqu'il fut élevé sur le siége épiscopal de Perpignan. Mais les mandements et instructions pastorales de l'évêque sont restés trop ignorés en dehors de son diocèse, la modestie de l'auteur ayant toujours hésité à les livrer au public, comme s'il ne soupçonnait ni leur valeur ni leur utilité.

Ses *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique*, publiées en 1829, n'étaient proprement (comme il le disait lui-même dans sa préface), ni un traité dogmatique, ni un livre de dévotion, mais quelque chose d'intermédiaire entre ces deux ordres d'idées : l'auteur, dans un tissu peut-être un peu trop serré, y combinait admirablement la dialectique avec le sentiment religieux. — Son *Esquisse de Rome chrétienne* n'était non plus ni un livre d'archéologie ni un livre d'histoire, mais la plus heureuse combinaison

de ces deux éléments : on sait comment, pour tracer ce vivant tableau de la grande métropole du christianisme, il avait recueilli dans les réalités visibles de Rome chrétienne l'empreinte, et pour ainsi dire le portrait de son essence spirituelle. Dans ces deux livres, le grand écrivain était tour-à-tour théologien, artiste et poète.

Les œuvres qui sont publiées aujourd'hui nous révèlent, en outre, l'apôtre et le docteur, dont nul ne saurait assez admirer et goûter la pure et attrayante doctrine, l'harmonieuse et grave éloquence. Ici encore, le grand évêque sait unir ensemble la précision et la majesté, les raisonnements et les images, une ampleur qui exclut la rédondance et une concision qui exclut la sécheresse ; en un mot, Mgr Gerbet a vraiment ce que nous pourrions appeler l'éloquence de la pensée. Tertullien lui a prêté sa mâle vigueur, saint Augustin son amour des antithèses, Fénelon les attraits de sa grâce, et Racine la douceur de son sentiment. Et qu'on nous permette de citer ici les lignes par lesquelles un des plus grands écrivains de notre époque, M. Louis Veuillot, appréciait, il y a dix-huit ans, l'illustre évêque de Perpignan, à propos d'un de ses mandements :

«.... Personne, en France, depuis Fénelon, n'a parlé avec plus « d'élégance la langue chrétienne ; le grand archevêque de Cambrai « lui-même, trop enlacé dans les théories littéraires de son siècle, « n'a pas su tirer un si bon parti des harmonies par lesquelles la « religion catholique est la plénitude et la lumière de toutes « choses sur la terre et dans l'humanité. Il faut remonter aux « docteurs des premiers siècles pour retrouver ces ingénieuses et « profondes images qui expliquent la doctrine par tout le spectacle « des choses extérieures, et qui, en même temps, attachent aux « choses extérieures ce doux et sacré caractère de témoins de la foi. « Tout se trouve ici réuni : les conseils de la piété la plus tendre « jaillissent des leçons de l'histoire comme des brillantes soudai« netés de la poésie, et s'emparent de l'esprit qu'ils séduisent par le « plus beau langage. L'éloquence de Mgr l'évêque de Perpignan est « semblable à un beau fleuve qui, d'un cours égal et puissant, à « travers les plus majestueux et les plus gracieux spectacles, vous « porte doucement jusqu'à l'immensité, jusqu'à Dieu. »

Il doit suffire de signaler une publication de ce genre, dont il serait difficile et périlleux de vouloir détacher des extraits ; et il est à peine besoin de citer comme de vrais chefs-d'œuvre les instruc-

tions ou mendements sur *la Justice et la miséricorde de Dieu*, sur *le Péché originel*, sur l'*Amour de Dieu*, sur *le Jubilé de* 1858, sur la *Sanctification des souffrances*, sur la *Papauté et l'Incarnation*, sur la *Participation des fidèles aux souffrances de l'Eglise*, sans oublier le dernier mandement adressé par le prélat, l'année même de sa mort, à ses diocésains pour leur exprimer ses souhaits de bonne année..... On trouvera encore dans les deux volumes dont nous annonçons la publication, et cette éloquente *Conférence sur Rome*, prononcée en 1862, et ces écrasantes *Observations au sujet des attentats dirigés contre la souveraineté temporelle du pape*, et cette fameuse *Instruction pastorale sur diverses erreurs du temps présent*, qui fut comme l'avant-garde du *Syllabus* de 1864, etc.....

Les allocutions recueillies dans ces volumes ne seront pas lues avec moins d'édification : on y retrouvera cette délicatesse de pensées, cet à-propos dans les rapprochements et cette félicité d'expression, que nul n'a portés à une plus haute perfection.

La publication de ces *Œuvres pastorales* était impatiemment attendue. Remercions l'éditeur intelligent qui a voulu donner ses soins à leur exécution typographique. — Nous regrettons qu'une légère erreur, imputable sans doute à l'imprimeur, n'ait pas mis exactement à sa place chronologique l'*allocution* du 9 septembre 1856.

Espérons que le public n'aura pas trop longtemps à attendre la publication des *Œuvres polémiques*, puis des *Mélanges* (oubliés ou peu connus), puis des *Conférences philosophiques* (œuvre entièrement inédite), et plus tard enfin la réunion en un seul corps d'ouvrage des *Œuvres complètes* de celui que la postérité appellera LE GRAND ÉVÊQUE DE PERPIGNAN.....

38. **OFFICIA PROPRIA PASSIONIS** D. N. J. C., *juxta breviarium romanum, in quibus, ad majorem psallentium commoditatem, omnia suis locis sunt extensa.* — 1 volume petit in-12 de 126 pages, imprimé en rouge et noir sur papier de Chine (1876), à l'imprimerie de la Société de Saint-Jean l'Evangéliste, à Tournai (Belgique), et 25, rue de Vaugirard, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Les fondateurs de l'imprimerie spécialement liturgique, fondée à Tournai (Belgique) il y a quelques années sous le titre de Société de Saint-Jean l'Evangéliste, se sont proposé, pour les ouvrages qu'ils mettent sous presse : 1° quant au texte, une parfaite conformité avec les archétypes romains; et 2° retour aux anciennes tra-

au mystère de la Trinité; avec cela ministre du pur Evangile; mais ouvrant son grand cœur à toutes les excentricités les plus délirantes que des sectaires innombrables ont prétendu en tirer ; admirant Notre-Seigneur Jésus-Christ, parlant de ses grandeurs avec une éloquence émue, mais sans croire à sa divinité, sans même apercevoir l'épaisse contradiction dans laquelle il s'enfonce. Au demeurant, le meilleur et le plus conciliant personnage qui se puisse voir, pourvu toutefois qu'on le tienne à distance de ces théologiens *fanatiques*, partisans d'une vérité démontrée ayant quelque droit à faire valoir en ce monde, de ces hommes *intransigeants* qui prétendent enchaîner l'esprit humain, exiger une obéissance aveugle... qui ont su de tout temps se faire prendre pour l'Église elle-même dont ils sont les plus dangereux ennemis... Bref, la tirade ordinaire que chacun sait depuis longues années ; un homme ami de ses semblables (sauf toujours les fanatiques ci-dessus), voyant toujours en eux « à côté « du calcul, l'amour, cet amour du bien, du vrai, du beau, ces « saintes affections d'humanité, de patrie, de famille » absolument comme les électeurs et les clients de M. Jules Simon; combattant, comme lui « l'esclavage intérieur de l'ignorance et du vice qui tient « trop souvent à l'abaissement des populations (?) qu'il faut éclairer « par l'instruction et affranchir par la morale, » toujours à la condition que cette instruction et cette morale n'aient aucun caractère *confessionnel* et s'en tiennent aux vastes horizons de la religion naturelle. — Nous connaissons de longue main ces illuminateurs-là. Le lendemain du 4 Septembre, ils traçaient exactement le même programme ; les gens de la ligue de l'enseignement n'en ont pas d'autre : éclairez, éclairez, pourvu que votre lumière ne conduise personne à une doctrine religieuse nettement formulée, apportant avec elle des obligations nécessaires, promulguées par la véritable et seule Église de Jésus-Christ ; pourvu qu'elle n'égare personne dans les ornières du *Syllabus*, dans ces vieux chemins où l'élite de l'humaté a marché à tâtons pendant dix-huit siècles, sans souci du vrai, du beau et du bien, trouvant moyen de civiliser le monde par ces exagérations dogmatiques dont le libéralisme devait si tard l'affranchir.

M. Lavollée est jeune ; il nourrit de nobles et ardentes illusions : il n'a pas deviné le piége que lui tendait le vieux philosophe de Septembre ; il a accepté « l'excellent programme » que lui traçait l'académie ; il l'a suivi avec talent, de façon à mériter la place de premier ; mais il n'a pas la prétention de faire prendre au sérieux son

ministre évangélique, quelque honnête et sentimental qu'il puisse être, par des hommes à qui le vague ne peut suffire, qui se croient en possession d'une doctrine tout autrement substantielle, tout autrement démontrée, tout autrement efficace pour l'amélioration de l'humanité que les utopies philanthropiques de Channing et consorts. Ni les Rémusat, ni les Laboulaye, ni les Jules Simon ne donneront à ces fumées une consistance que l'expérience, l'histoire et le sens commun leur dénient. Nous savons ce qu'elles ont opéré de bien dans la société américaine, dans les classes inférieures surtout. M. Lavollée n'a pas vu qu'elles reposent d'un bout à l'autre sur une ignorance profonde de la nature humaine dont elles ne vaincront jamais les instincts et les convoitises, parce qu'une fois laissée libre de poser à Dieu ses conditions, l'humanité lui fera une part de plus en plus réduite, jusqu'à ce qu'elle le bannisse tout à fait.

Sans doute nous pourrions extraire de belles pages morales et philanthropiques des œuvres de Channing, citer de sages considérations empruntées à son apologiste, noter des restrictions judicieuses nous montrant M. Lavollée plus nettement chrétien que son héros ; mais disons-le sans détour : nous regardons comme funeste aux be« soins du public français » l'exaltation de ces moralistes honnêtes, dont la modération théorique, véritable prédication d'indifférence religieuse, n'a jamais profité en définitive qu'aux violents triomphes du mal. Ces hommes, en affadissant les âmes, en énervant les convictions, ont miné l'énergie chrétienne qui seule peut ranimer les nations défaillantes.

J. Dufour.

48. **JACQUES CRÈTINEAU-JOLY**, *sa vie politique, religieuse et littéraire, d'après ses mémoires, sa correspondance et autres documents inédits*, par M. l'abbé U. Maynard, chanoine de Poitiers ; — *orné d'un portrait dessiné et gravé à l'eau-forte* par M. A.-S. Gilbert. — 1 volume in-8° de XVI-540 pages (1875), chez Firmin Didot et Cie, chez E. Plon et Cie, et chez Bray et Retaux ; —prix : 7 fr. 50.

M. J. Crétineau-Joly fut, à tous les titres, l'un des écrivains les plus remarquables de notre temps. D'une fermeté de caractère que rien ne put ébranler, d'une énergie de convictions qui ne fut ni entamée ni affaiblie par aucun triomphe adverse, il eut l'honneur et le bonheur de tourner à la défense de la vérité religieuse, de la vérité historique, de la vérité sociale, ses nobles qualités et ses dons d'une nature supérieure. Le talent fut en lui à la hauteur du caractère.

Nul de nos contemporains, nous le disons sans craindre un démenti, ne sut au même degré retenir, enlever, captiver son lecteur ; bien peu fixèrent autant que lui, à certains moments, l'attention de l'Europe lettrée ou politique. Quelle vie circule et frémit dans ses pages ! quelle puissance d'images, de comparaisons et de figures ! quelle ardeur, quel éclat, quelle intrépidité dans la marche ! C'est le preux des vieux temps que rien n'arrête, que tout excite, que les obstacles animent, enflamment, au lieu de l'effrayer. Seulement, ce n'est point une épée qu'il brandit, c'est une massue dont il écrase l'ennemi. Malheur à ceux qu'elle atteint ! on ne se relève point de tels coups : les ennemis du saint-siége, sous l'empire et en Italie ; ses maladroits défenseurs comme le P. Theiner, les ambitieux éhontés de 1830 et de l'orléanisme, peuvent en témoigner, et le pourront longtemps. Le style, il est vrai, fatigue par son chatoiement perpétuel ; il heurte, surprend, étourdit, mais jamais il ne tombe ; et, en dépit de ses défauts, de ses négligences fréquentes, il entraîne jusqu'au dernier mot de la dernière ligne, sans qu'on ait la tentation ni la force de se soustraire à cette magie. Les métaphores outrées ou mal suivies, les brisures subites, les figures exagérées, on les lui reprocherait davantage si l'on parvenait à secouer le charme dont on est enveloppé. On dirait que tout cela est sorti d'un seul jet, sous des flots d'indignation honnête. Crétineau-Joly aspire au combat, se précipite dans la lutte, sans s'informer si l'adversaire est puissant, ni calculer le péril. « Je suis le *sanglier* », dit-il ; et ce nom, qu'il affectionne, on a continué de le lui donner dans son entourage. Qu'une cause juste et opprimée en appelle à lui : il est aussitôt en selle; soudain on le voit prendre du champ et partir : et alors tant pis pour qui ne se range pas ! Vendéen par la naissance, vendéen par le cœur, vendéen par toutes les fibres de son être, il a juré à la révolution une haine sans trêve ni pardon ; il la poursuivra sous tous ses masques, dans ses décevantes promesses comme dans ses crimes abominables, dans ses hypocrisies et dans ses mensonges, chez ses tribuns, derrière ses soldats égarés ou coupables, au cœur de ses institutions, de ses associations, de ses théories et de ses livres; pas de transaction, de distinction ni de merci. Plus odieuses que toutes autres lui sont les trahisons de famille, et il saura le dire sans ambages ni voile, à l'époque même de leur éphémère succès. République, orléanisme, bonapartisme, le rencontreront partout devant eux sans que nul l'amène à composi-

tion, ni par séduction, ni par menaces. Ce qu'il était à l'éveil de sa raison, il le sera jusqu'à l'heure suprême. Véritable vie d'homme ! — Vie calomniée pourtant : cela devait être ; on ne saurait distribuer tant de horions sans en attraper quelques-uns pour son compte. Ici, c'est par derrière qu'ils arrivent. Ils prendront la forme de bruits semés à demi-voix sur le désintéressement de l'écrivain ; on parlera de manœuvres dignes de ceux qui en inventent la trame ; le mot *chantage* sera prononcé, écrit, propagé ; on citera des engagements, des démarches, des compromis. Eh bien, rien de tout cela n'est vrai, M. l'abbé Maynard le démontre avec preuves irréfragables. Crétineau-Joly eut le tort peut-être de mépriser cette guerre traîtresse, à coups d'épingles, derrière la coulisse ; il lui semblait indigne de son noble caractère d'y faire seulement attention. En tout cas, le voici pleinement vengé. Et il l'est d'autant mieux que son historien ne se dresse en panégyriste dans aucun de ses chapitres, et sait lui reprocher ouvertement ce qui, dans sa vie, fut moins heureux, moins sagement inspiré ; notamment certaines phrases, bien regrettables, sur le pontificat de Pie IX au début, alors que Crétineau-Joly eut la faiblesse de craindre l'intronisation de la révolution sur le siége apostolique. Non, l'historien de la *Vendée militaire* ne vendit jamais ni sa plume ni une goutte de son encre ! Une seule fois il fait allusion à ces calomnies (p. 408), et avec quelle franche indignation !

Le biographe adopte, dans la distribution de ses matériaux, une marche qui peut convenir à la logique pour une dissertation, un traité, une démonstration quelconque, mais qui brise une histoire de telle façon qu'il devient difficile de démêler l'ordre chronologique des faits : c'est de traiter d'une haleine tout ce qui concerne une question, les développements successifs en fussent-ils interrompus vingt fois par des événements capitaux. Cette méthode ne permet pas de saisir la suite naturelle et l'ensemble d'une vie, alors même qu'elle fournit des notions plus complètes sur un point particulier. Ici donc nous avons, en cinq chapitres qui seraient mieux intitulés *livres*, Crétineau-Joly journaliste, Crétineau-Joly historien politique, puis historien religieux, historien des sociétés secrètes et de l'Eglise romaine, ce qui fait qu'en étudiant ses œuvres, on perd trop facilement l'homme de vue. Est-ce un avantage dans une biographie ? — En tout cas, celle-ci offre les plus curieuses révélations sur la presse de nos grandes villes, sur les intrigues du journalisme, sur les roueries des chefs de parti (des mauvais partis, bien entendu),

sur les vilenies des ministres révolutionnaires et de leurs patrons, sur la faiblesse des souverains, et Crétineau-Joly fut en relations suivies avec presque tous ceux de son temps. Séminariste, secrétaire d'ambassadeur, voyageur, chercheur infatigable, on peut dire qu'il a vu la société sous toutes ses faces, à tous les degrés, dans tous ses mystères. On sait qu'il fut le plus sagace et le plus heureux des fureteurs de documents : à ce seul égard il méritait d'être étudié. Ami et familier du pape Grégoire XVI, il a pu connaître Rome, les amis et les ennemis de la papauté, les institutions, les lieux, les hommes. Le prince de Metternich, qui lui témoigna de la confiance, lui fit plus d'une révélation propre à jeter du jour sur plusieurs périodes moins claires de notre histoire contemporaine. La placidité de ces Allemands est chose inouïe ! ils se laissent vilipender par toute l'Europe au sujet de leurs prisons politiques, grâce aux livres de Silvio Pellico et d'Andryane ; et il leur suffirait d'ouvrir la main pour en laisser tomber des démentis signés des accusateurs eux-mêmes : mais ils méprisent cette facile et péremptoire justification (p. 354). « Ces lettres, dit M. de Metternich, « m'ont toujours paru confidentielles, et leur reproduction n'aurait « apporté aucun remède au mal. La presse aurait trouvé l'art infernal « de les tourner contre nous. La presse ne peut que blesser. Les ba- « dauds ont beau la comparer à la lance d'Achille, elle ne guérit « jamais les plaies qu'elle a faites. Pour en avoir raison, il faudrait « la tuer : les gouvernements n'ont plus assez d'énergie pour recou- « rir à ce moyen extrême. J'ai soutenu cela à tous les congrès ; je le « maintiens dans toutes mes dépêches, je le conseille à tous les « souverains, et je passe pour le Cassandre de l'Europe. Silvio Pellico, « Maroncelli, Andryane et autres, firent leur métier d'hommes de « parti, de proscrits et de victimes : j'ai voulu que le gouvernement « impérial restât dans sa dignité (p. 356). » Si la citation n'était si longue nous donnerions le texte entier : il en vaut la peine. — Mettons aussi au compte de l'historien de Crétineau-Joly de bien belles pages sur les attaques de la franc-maçonnerie contre le saint-siége ; il n'avait, au surplus, qu'à suivre son héros lui-même, si fort, si nourri, si étincelant dans cette lutte. Les *Mémoires de Consalvi*, publiés par Crétineau-Joly, et qui furent, sous l'empire, une révélation inattendue relativement au concordat de 1801, donnent également matière à des indignations honnêtes et superbes (p. 487). Nous serions encore et tout à fait de l'avis de M. l'abbé Maynard (p. 313) sur Clément XIV et le genre de justification qu'il convient d'élever sur sa tombe. Le

faible pontife voit une conjuration contre les ordres religieux en général, il suit de l'œil ce complot dans les plus influentes cours de l'Europe, et il sacrifie les jésuites dans l'espérance de sauver les autres. « Il frappa les jésuites pour exciter la pitié de leurs ennemis. « Mais à ces ennemis il fallait la mort et non pas seulement l'humi- « liation de leur victime. Voulant alors justifier aux yeux du monde « la terrible mesure à laquelle il se croyait condamné, il chercha « s'il n'y avait pas dans ce grand corps des jésuites quelques points « vulnérables, et il n'eut pas de peine à y découvrir quelques fai- « blesses inséparables de la nature humaine : de là les accusations « qu'il essaie de formuler dans le bref *Dominus ac Redemptor :* à « la sentence il fallait des *considérants*. Devant Dieu, toutefois, et « dans sa conscience, Clément XIV, suivant moi, n'a jamais cru que « les jésuites méritassent un tel châtiment ; ce fut par d'autres mo- « tifs qu'il se rassura lui-même (p. 315). » Il crut que, dans sa suprême puissance, il avait le droit de supprimer un ordre si son immolation devenait nécessaire à la paix. « Je ne saurais donc, pour- « suit M. l'abbé Maynard, pardonner à Crétineau tous ses mépris « pour Clément XIV, ni même les amertumes et les personnalités de « son apologie... Que d'ironies blessantes, que d'insinuations, que « d'allusions condamnables (ibid.) !. » — Au fait, si nous nous laissions emporter aux citations, dans cet ouvrage qui en donne une si forte envie, nous irions loin. Brisons, en répétant que le livre est digne d'orner toutes les bibliothèques sérieuses, et que pour les meilleures il est indispensable à cause de l'histoire du temps.

V. Postel.

49. **CURSUS SCRIPTURÆ SACRÆ,** *seminariorum usui accommodatus eo intuitu ut facilius sanctuarii candidati juxta regulam SS. patrum ad sacri textus intelligentiam solide simul ac practice instituantur*, opera F. X. Schouppe, S. J. — *Editio altera.* — 2 volumes in-12 de xii-528 et 456 pages (1875), chez Closson et Cie, à Bruxelles ; chez Van Gulick, à Bois-le-Duc ; et chez Bray et Retaux, à Paris ; — prix : 8 fr.

Un *Cours d'Ecriture sainte*, qu'il soit développé ou réduit à l'état de *compendium*, doit comprendre non-seulement l'étude directe et immédiate du texte biblique, mais encore, et avant tout, les notions et les règles générales d'après lesquelles l'esprit doit se guider pour aborder cette étude et la rendre fructueuse. De là deux parties bien distinctes : la *préparation*, ou les prolégomènes, et l'*explication*.

La *préparation* implique trois choses : un aperçu, au moins som-

« œuvre. » Que signifie ici le mot *nation?* est-ce le peuple tout entier? Ne pourrait-on, au surplus, conclure de ces paroles, dont la signification est trop vague, que tous les pouvoirs émanent de la nation, et qu'elle peut toujours les retirer à son gré? Nous tomberions alors dans le dogme anarchique de la souveraineté nationale absolue, ce qui, à coup sûr, est bien éloigné de l'esprit si chrétien du docte philosophe.

Faisons encore quelques réserves.

Nous n'admettons pas que dans l'antiquité, en dehors du peuple juif, le panthéisme *matérialiste* ait été *universel* (p. 280). Notre code civil, malgré son incontestable valeur, est trop flatté aux pages 227, 232, 247. — Est-il exact de dire que Dieu, étant le droit vivant, n'a pas de droits; que deviennent alors ses droits sur tous les êtres créés (p. 319)? — En parlant, très-superficiellement du reste, des droits de l'homme, l'auteur dit : « Les droits compètent à l'homme, « en vertu de sa seule personnalité; dès qu'il a un souffle de vie « dans le sein de sa mère, il a des droits. » Néanmoins, « c'est tou- « jours et nécessairement le droit positif qui détermine quels sont « les droits qu'il possède dans la société. » Il y a là une contradiction apparente; elle n'est pas dans les idées, mais dans les termes trop généraux qui expriment les attributions du droit positif. Et puis nous eussions désiré qu'à propos des droits de l'homme on n'oubliât pas la théorie révolutionnaire qui, sous ce nom, sacrifie à des droits chimériques les droits de Dieu. — Nous ne pouvons admettre (p. 331) que « le droit primitif... renferme des principes qui doi- « vent être réalisés partout, *toujours et sans réserve*, comme par « exemple l'abolition de la servitude et de l'esclavage. » La raison et la conduite toujours sage de l'Eglise ne justifient pas cette abolition immédiate et universelle; que serait-il arrivé, si le christianisme avait émancipé sur-le-champ et partout, au nom du droit, ces masses d'esclaves qui couvraient le monde? qu'a-t-on vu de nos jours, quand ces affranchissements ont été faits sans prudence? à cet égard, il y a forcément une question de préparation et d'opportunité qui domine tout. — Enfin, les paroles qu'on va lire ont évidemment dépassé la pensée de l'auteur; « Le vrai droit de l'homme qui « compète à l'homme comme personnalité considérée à un « point de vue absolument idéal, n'est pas seulement la plus com- « plète liberté et capacité politiques, mais c'est encore la satisfaction « *la plus entière* de ses besoins physiques et le perfectionnement le

« plus élevé de son esprit (p. 332). » Est-il vrai qu'il en soit de cet idéal, comme du type qui nous est divinement montré, et dont la société doit s'approcher toujours par un effort incessant? Tel n'est pas, quoi qu'on en dise, le droit primitif : quels que doivent être les perfectionnements matériels, il sera toujours vrai, de par le bon sens et l'Evangile, que le sacrifice et la lutte, au point de vue sensuel, sont la nécessaire condition de l'ordre social. Cette satisfaction progressive des besoins physiques a une singulière analogie, assurément bien éloignée des intentions et des croyances de M. de Haulleville, avec certains systèmes démocratiques et socialistes parfaitement connus.

On voit par ces critiques, — et il nous serait facile d'en accentuer quelques autres, — que plus d'une fois, dans cet écrit, la plume trahit la pensée. Cela n'empêche pas qu'il ne soit très-distingué, très-propre à ramener les esprits vers ces lois supérieures contre lesquelles rien ne prévaut, et dont l'oubli fait déchoir l'homme et la société dans le matérialisme douloureux où l'un et l'autre s'agitent.

C'est le cas de dire avec Bossuet qu'il faut respirer du côté du ciel, pour retrouver cette vie puissante qui fait toujours défaut quand on refuse — individus et sociétés — de se faire à l'image du type éternel. GEORGES GANDY.

51. **LE SAINT-ESPRIT**, par M. l'abbé COULIN, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Marseille; — *nouvelle édition, revue et augmentée*. — 1 volume petit in-12 de VIII-460 pages (1867), chez H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 1 fr. 80 c.

52. **TRAITÉ** *du Saint-Esprit, comprenant l'histoire générale des deux esprits qui se disputent l'empire du monde et des deux cités qu'ils ont formées, avec les preuves de la divinité du Saint-Esprit, la nature et l'étendue de son action sur l'homme et sur le monde*, par Mgr GAUME, protonotaire apostolique, etc. — 2 volumes in-8° de XII-598 et 692 pages (sans millésime), chez Gaume et Cie; — prix : 12 fr.

La troisième personne de la sainte Trinité est regardée comme la source de toute connaissance, le foyer de toute inspiration. N'est-il pas étonnant qu'une telle matière se trouve si rarement abordée soit dans les livres religieux qui ne cessent de se multiplier avec tant de variété, soit dans la chaire chrétienne? L'ouvrage de M. l'abbé Coulin se recommandait donc d'avance à l'attention et à la curiosité des fidèles par la nouveauté même de son sujet. Grâce à cette nouveauté, autant qu'à l'habileté du pieux écrivain, la première édition

a été épuisée assez rapidement, et voici déjà la seconde. — M. l'abbé Coulin étudie d'abord la nature du Saint-Esprit, son rôle dans la création, dans la rédemption, dans la sanctification des âmes ; il explique longuement ce qu'il faut entendre par le témoignage que le Saint-Esprit rend à Jésus-Christ, par la gloire qu'il lui procure, etc., puis il passe en revue les opérations du Saint-Esprit dans les âmes, les dons qui lui sont attribués, les fruits de sa présence, le sacrement de confirmation par lequel il est spécialement communiqué au chrétien. Toutes ces questions se déroulent successivement sous forme de méditations régulières et complètes, qui peuvent embrasser près d'un mois et servir de préparation à la fête de la Pentecôte. Les dernières méditations ont pour objet, d'abord la retraite et la solitude, puis la fête de l'Ascension, enfin la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. — Ce n'est point là, comme on pourrait être tenté de le croire, un livre de pure spéculation ou d'érudition ; les sentiments pieux et les applications pratiques jaillissent naturellement et en foule sous la plume émue de l'auteur ; aussi son œuvre sera-t-elle fort utile à un grand nombre d'âmes qu'elle aidera à trouver, dans le divin Esprit, lumière, force et consolation.

Mgr Gaume poursuit dans son traité la guerre qu'il a déclarée depuis longtemps à ce qu'il appelle le paganisme moderne. Ce n'est point ici uniquement un livre de théologie ou de dévotion, bien que le second volume offre ce caractère plus que le premier. C'est une œuvre d'une conception haute et vaste, où l'érudition historique, la philosophie, la controverse ont une large part, c'est avant tout une polémique contre les matérialistes, les rationalistes, les spirites et autres adversaires plus ou moins déclarés de l'Eglise, polémique ardente, vigoureuse, implacable. Car on sait que l'auteur n'est point l'homme de la conciliation : les tiédeurs, les accommodements, les palliatifs, les demi-mesures lui sont absolument antipathiques, il le déclare sans détour, avec cet accent impérieux que donne une conviction profonde et les doctrines qu'il combat n'obtiendront jamais de lui le bénéfice de la moindre circonstance atténuante. « Pendant vingt-cinq ans, dit-il, nous avons combattu « le mauvais esprit en signalant le retour de son règne au sein des « nations actuelles. Longtemps inaperçu des uns, opiniâtrément nié « par les autres, ce fait culminant de l'histoire moderne est aujour« d'hui palpable. De l'aveu de *tous* (c'est beaucoup dire)... le sata-

« nisme ou le paganisme, ce qui est tout un, atteint sous nos yeux
« des limites aussi inconnues que sa puissance... Le ver rongeur des
« sociétés modernes n'est ni le protestantisme, ni l'indifférentisme,
« ni telle autre maladie sociale à dénominations particulières, mais
« bien le paganisme qui les renferme toutes ; le paganisme dans ses
« éléments constitutifs, tel que le monde le subissait il y a dix-huit
« siècles. Dès lors, pour compléter nos travaux, que restait-il,
« sinon essayer de glorifier le Saint-Esprit, afin que, reprenant son
« empire, il chasse l'usurpateur et régénère de nouveau la face de
« la terre (pages 14, 17)? »

Le premier volume est en quelque sorte l'histoire universelle de la lutte du bon et du mauvais esprit, lutte bien antérieure à la création de l'homme, et qui amène l'auteur à établir d'abord l'existence d'un monde surnaturel, et à raconter la division de ce monde en deux camps ennemis par suite de la chute du mauvais esprit. Les deux Esprits se révèlent ensuite comme fondateurs de deux cités : la cité du bien et la cité du mal. On reconnaît ici la grande idée de saint Augustin. Mais en s'emparant de cette idée, Mgr Gaume la présente sous une forme originale et surtout la complète par les développements historiques qu'appelaient les siècles écoulés depuis l'évêque d'Hipponne. Il décrit la formation, l'organisation, le gouvernement, le but de la cité du bien. Le roi de cette cité est le Saint-Esprit ; ses princes sont les bons anges dont il fait connaître en détail la nature, les qualités, les hiérarchies, les ordres, les fonctions. La cité du mal donne lieu à des investigations analogues : son roi est Satan, ses princes sont les démons, investis d'une puissance d'action invisible, mais trop réelle, sur l'homme et sur les créatures. Les deux cités ont pour citoyens les hommes mêmes, et l'existence de ceux-ci se trouve placée entre deux armées ennemies qui se la disputent. L'auteur trace l'histoire religieuse, politique et sociale de ces deux cités depuis l'origine de l'homme jusqu'à nos jours. Dans ce tableau gigantesque il donne une foule de détails curieux sur l'usage des sacrifices, sur l'anthropophagie, les oracles, la magie, etc. Il ne s'arrête pas dans les limites du monde classique des Grecs et des Romains ; il va jusque dans la Chine, la Cochinchine, les Indes, l'Amérique, la Polynésie, où les récits des missionnaires sont un guide précieux. On ne pouvait attendre de Mgr Gaume beaucoup d'indulgence pour l'époque de la renaissance, qui fût marquée par d'incontestables excès, sortes d'orgies littéraires où l'on succomba comme l'affamé qui se

voit tout à coup en présence d'un opulent festin. Mais est-il bien juste de dire que cette époque « fut le retour du satanisme en Eu-« rope (t. I, p. 577), » et faut-il oublier l'immense part que les pontifs romains prirent dans les encouragements prodigués à cette résurrection des lettres et des arts antiques? Arrivé à notre époque, l'auteur expose les doctrines du spiritisme, il en raconte les progrès, et donne des renseignements d'un réel intérêt sur le nombre des adeptes (cinq millions en 1864), sur les réunions périodiques, les journaux, les livres consacrés à cette prétendue religion de l'avenir. Des réflexions sinistres terminent cet aperçu des superstitions modernes : « En revenant au monde, Satan, quoi qu'en disent ses apo-« logistes, y revient tel qu'il est, tel qu'il a toujours été, tel qu'il « sera toujours : la HAINE. Forçat de l'enfer, qu'il sorte du bagne, « débarrassé de la puissante *Camisole de force* qu'on appelle le ca-« tholicisme et nous verrons ce qu'il fera. Orgueil et cruauté, men-« songe et volupté, il fera demain ce qu'il a fait à toutes les époques « où il fut Dieu et roi, ce qu'il continue de faire chez toutes les na-« tions soumises à son empire. La guerre sera partout ; le sol se « couvrira de ruines. On verra couler des fleuves de larmes et des « fleuves de sang. L'humanité avilie subira des outrages inconnus « dans l'histoire, châtiment adéquat d'une révolte contre le Saint-« Esprit, sans analogue dans les annales des peuples chrétiens (*ibid.*, « p. 583). »

Tous ces dangers peuvent être conjurés par un retour à l'esprit du bien, telle est la transition par laquelle l'auteur passe au second volume, qui est une étude plus intime, plus personnelle du Saint-Esprit. Il expose d'abord les preuves de sa divinité, parle de sa procession, de sa mission, explique ses attributs et montre son intervention dans le monde physique et dans le monde moral, d'après les livres de l'Ancien Testament. Parvenu aux temps évangéliques il fait connaître les quatre chefs-d'œuvre du Saint-Esprit : la sainte Vierge, le Verbe incarné, l'Eglise, le Chrétien ; créations qui résument tout le mystère de la grâce. Les vertus, les dons, les béatitudes, les fruits du Saint-Esprit sont ensuite examinés et approfondis. Après ce que le Saint-Esprit fait pour les élus dans le temps, ce qu'il fera pour eux dans l'éternité, l'ouvrage se termine par l'histoire du culte rendu au Saint-Esprit : fêtes, associations, pratiques publiques et privées, etc. Ce culte a été peu à peu négligé depuis de longues années, ce qui a inspiré à Mgr Gaume l'épigraphe de son livre :

Ignoto Deo, et cette conclusion naturelle : « Que désormais le Saint-
« Esprit soit donc prêché partout, afin de reprendre dans la vie des
« nations la place qui lui est due et qu'il n'aurait jamais dû per-
« dre..... que son culte refleurisse dans les villes et dans les cam-
« pagnes, et que sur les lèvres de tous les catholiques du XIXe siècle,
« se trouve, fréquente comme la respiration, l'ardente prière du
« prophète-roi : Envoyez votre Esprit et tout sera créé, et vous re-
« nouvellerez la face de la terre : ... Là, et là seulement, est le salut
« du monde (t. II, p. 677). »

53. **LE P. EUDES**, ***missionnaire apostolique, et ses instituts, sa vie et l'histoire de ses œuvres***, par M. C. DE MONTZEY, ancien officier d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand, etc. — 1 volume in-12 de 392 pages (1869), chez P. Lethielleux; — prix : 4 fr.

54. **LE P. JEAN EUDES**, ***apôtre des saints cœurs de Jésus et Marie, instituteur de la congrégation de Jésus et Marie, de l'ordre de Notre-Dame-de-Charité-du-Refuge et de la société des Enfants du cœur admirable de la Mère de Dieu;*** — **SES VERTUS**, par le R. P. HÉRAMBOURG, de la congrégation de Jésus et Marie; — ***nouvelle édition***, entièrement revue par le R. P. A. LE DORÉ, de la même congrégation. — 1 volume in-8° de 632 pages (1869), chez le même éditeur; — prix : 5 fr.

Ces deux ouvrages demandent à être complétés l'un par l'autre. Le premier fait connaître plus particulièrement la vie extérieure du P. Eudes, le second sa vie intérieure. M. de Moutzey, laïque, arrière-petit-neveu de son héros, a voulu tracer un portrait qui restât comme un monument de famille, visible à tous, compris de tous. Le P. Hérambourg et son continuateur, le P. Le Doré, ont eu pour but principal d'offrir aux âmes pieuses un beau sujet d'émulation, aux religieux un admirable modèle. Des deux côtés le succès est incontestable.

Le P. Eudes, frère de l'historien Mézeray, appartient à cette pléiade d'apôtres qui compte les François de Sales, les Vincent de Paul, les Bérulle, les Condren, les Olier, et que Dieu suscita pour ranimer la vie chrétienne dans une société corrompue et la vie sacerdotale dans un clergé ignorant, distrait ou égaré. Le XVIIe siècle a dû, plus qu'on ne pense, à ces héroïques serviteurs de Dieu la gloire d'être un grand siècle. Le génie ne fleurit bien que sur la vertu.

Quatre grandes missions furent confiées par la Providence au P. Eudes : réveiller la foi par la prédication, fonder les séminaires en France, fournir des refuges aux femmes pénitentes, combattre le

faciliter la lecture, les points d'arrêt, les recherches. Au fond, le *Legatus* n'est que le récit, par la sainte elle-même, de ses communications avec Dieu et l'expression des transports que ces faveurs excitaient en elle. Les moindres circonstances la portent à solliciter les âmes au renoncement parfait, à l'accomplissement empressé de la volonté divine : sur tous ces points de la vie mystique, elle développe les maximes les plus sublimes et les plus solides. Elle demande à Dieu, dit un hagiographe habile à résumer le livre, elle demande de mourir absolument à elle-même pour être ensevelie en lui, en sorte que lui seul connaisse son tombeau, et qu'elle n'ait plus d'autres fonctions que celles de l'amour ou celles que l'amour dirige. Ces sentiments sont répétés avec une variété admirable : dans la dernière partie, la sainte s'arrête principalement aux brûlants désirs d'être au plus tôt unie à son Dieu dans la gloire éternelle. De telles pages ne se lisent pas sans qu'on éprouve un immense attrait pour les sublimes beautés de la piété.

Telle est cette édition nouvelle, la meilleure, sans comparaison, de toutes celles qui avaient paru en divers siècles ; sans compter qu'elle est aussi la plus belle comme typographie. Espérons qu'on ne nous fera pas attendre trop longtemps le volume consacré à sainte Melchthilde. V. Postel.

69. **LETTRES** *d'un catholique*, par M. Léon Gautier. — 1 volume in-12 de 372 pages (1876), chez V. Palmé ; — prix : 3 fr.

Malgré la dislocation imminente de nos institutions sociales et le bouleversement plus dangereux encore de nos croyances et de nos mœurs, M. Léon Gautier ne veut pas accorder aux Alcestes que

C'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.

Il a raison. Bien que notre état pathologique soit fort alarmant, nous sommes néanmoins « guérissables. »

Mais, si c'est Dieu qui guérit les sociétés aussi bien que les individus, c'est aux classes *dirigeantes* qu'en revient le « pansement. » Voilà l'objectif de notre auteur, ou, si l'on aime mieux, sa préoccupation dominante, car les *Lettres d'un catholique* ne sont pas scrupuleusement soumises aux règles de l'unité.

Donc, que les catholiques des classes supérieures commencent par se rendre capables et dignes de leur mission ; qu'ils se mettent en-

suite à l'œuvre avec amour, courage et prudence, et Dieu fera le reste. Mais qu'ont-ils à réformer dans leur propre vie ou à conquérir au dehors? Par où et avec quels ménagements doivent-ils aborder la tâche que la Providence leur impose? C'est ce que M. Léon Gautier va leur dire.

Aux publicistes d'abord il recommande la « miséricorde. » Etrange vraiment! Est-ce que la plume du journaliste n'est pas une arme à pourfendre l'erreur? L'erreur, oui; mais non les *errants*. Soyons doux avec tous et toujours, même avec ceux qui nous persécutent, même avec ceux qui corrompent les âmes, même avec les *misérables communards*. « Ces *misérables* sont nés au fond de quelque « bouge infecte où ne pénétrait pas toujours la charité du riche; « ils ont été élevés dans la haine de Jésus-Christ et dans le mépris « de l'Eglise; les nobles du dernier siècle et les bourgeois de celui-« ci leur ont offert le modèle de toutes les incrédulités et de toutes « les débauches; les savants leur ont dit: « Il n'y a pas de Dieu; » les « heureux leur ont dit: « Il n'y a pas de seconde vie. » Alors, dé-« couragés, désespérés, éperdus, fous, ils ont regardé d'un œil sau-« vage leurs guenilles et leurs antres infects, et ils ont trouvé que, « tout compte fait, et, s'il n'y avait effectivement d'autre réalité que « cette terre, ils étaient fort injustement partagés... (p. 13). » Ceux qui ont posé les prémisses doivent-ils leur savoir si mauvais gré de tirer la conclusion? Et nous, au lieu de les traiter de « drôles » et « d'assassins, » ne ferions-nous pas mieux de pleurer sur eux comme Notre-Seigneur sur Jérusalem et de les ramener par la douceur à la vérité et au bien? *Beati mites* : que de triomphes dans ces deux mots! — N'en faisons point cependant le palladium de la faiblesse.

Aux savants « une sincérité absolue » et un zèle confiant et infatigable. Sur le dernier chef notre Mentor n'est que juste. La science est le plus beau champ de l'ordre naturel que nous ayons à cultiver. Nous pouvons, nous devons lui demander beaucoup, nous devons lui demander surtout « la confirmation de notre foi, » convaincus que Dieu ne se contredit jamais et qu'il ne peut y avoir entre sa parole et ses œuvres que des oppositions apparentes. Mais la « sincérité absolue » va-t-elle jusqu'à « tout dire et sans retard? » Si un géologue, s'écrie M. Léon Gautier, « découvrait demain je ne sais quel fossile « dont la présence en tel ou tel terrain *paraîtrait* démentir tout le « récit de la Genèse, il devrait donner à sa découverte une publicité « scientifique et de bon aloi... Je veux encore aller plus loin, ajoute-

« t-il, moi qui suis le plus obstiné des infaillibilistes : si, par hy-
« pothèse, nous trouvions deux décisions pontificales *ex cathedra*
« qui parussent se contredire, notre devoir serait de les publier
« d'après les textes originaux avec une exactitude impartiale et ra-
« pide (pp. 33 et 34). » Il y aurait, croyons-nous, quelque chose de mieux à faire : ce serait de garder le silence jusqu'au moment où des documents nouveaux rendraient toute méprise impossible. Un chrétien dont la foi est solidement assise n'a aucun droit, fût-ce pour l'amour des fossiles ou des parchemins, de troubler les consciences moins éclairées et moins fermes. En cela même la « sincérité » se trouverait sérieusement atteinte. Notre auteur avait très-probablement ce corectif dans la pensée, mais il ne l'a point exprimé, et c'est un tort, au moins matériel.

Aux fondateurs des *universités catholiques* une marche prudente et des moyens sûrs. « Fonder le moins d'universités possible; le
« moins de facultés possible dans chaque université; le moins de
« chaires possible dans chaque faculté... Mais que les professeurs
« soient partout excellents, et que partout leur enseignement soit
« irréprochable, afin que les familles puissent dire : « Ces hommes-
« là savent mieux leur métier que ceux de l'Etat, et nous leur en-
« verrons nos fils (p. 54). » La question de « métier, » on le devine sans peine, n'exclut point ici les garanties morales; elle leur est, au contraire, entièrement subordonnée, et ce n'est que justice. La science mérite les plus grands égards, mais à la condition qu'elle se fera l'humble servante de la vertu.

Les œuvrés ouvrières. Oh ! que M. Gautier les entend bien ! Et que son programme reflète délicieusement l'amour des petits, des pauvres, des oubliés ! Les *cercles*, les *missions*, les *conférences*, les *bibliothèques populaires* : excellentes choses. Qu'on les multiplie; qu'on les associe; qu'on en forme comme un immense réseau de fortes et saintes influences. Mais la grande œuvre, l'œuvre incomparable, c'est celle qui groupe la famille de l'ouvrier autour de celle du patron, disons mieux, qui greffe l'une sur l'autre et toutes les deux sur le Christ, le réformateur divin. On sait ce que M. Harmel à réalisé dans ce genre et ce que d'autres essaient après lui : là est le salut de notre société... si Dieu veut nous sauver encore.

Au point de vue de l'*enseignement* (primaire et secondaire), l'auteur côtoie ici M. de Laprade et M. Jules Simon. Il y a du bon dans leurs théories mitigées, que tout le monde connaît; mais il n'en

faudrait point abuser. Les anciennes méthodes avaient aussi leurs avantages. A force d'innover, on pourrait bien tomber dans l'utopie.

Plus volontiers nous nous inscririons contre les abus de l'*imagerie religieuse*. Ils sont, en effet, trop souvent bizarres, et parfois même légèrement scandaleux, ces petits papiers de toute forme et de toute couleur qu'on sème à flots sur le chemin des âmes pieuses. Mais le symbolisme du moyen âge n'était pas toujours, non plus, à l'abri du grotesque, et les artistes de ce temps-là prenaient aussi des licences nombreuses et graves. M. Gautier l'oublie un peu trop. Et puis qui d'entre nous n'a vu d'honnêtes créatures, insensibles à des représentations exquises, se pâmer d'aise et de dévotion devant les images d'Epinal? *Spiritus ubi vult spirat.* En pareille matière cependant le contrôle d'une autorité compétente ne serait pas inutile.

Mais revenons aux classes dirigeantes proprement dites. Visitons le presbytère et le château. « Travaillez, travaillez, travaillez! crie notre guide, fort aimablement d'ailleurs, au curé de campagne et au descendant des croisés. Donnez-vous à l'étude ; cherchez beaucoup ; écrivez quelque peu. Point d'objections. Voici des livres ; voici des sujets : en avant ! Excellent conseil sans aucun doute. Les curés de campagne ont, pour la plupart, quelques loisirs ; les châtelains en ont beaucoup. Quelles ressources pour l'apologétique chrétienne, pour l'histoire, l'archéologie, les sciences naturelles ! Le prêtre, il est vrai, ne peut d'ordinaire se composer une bibliothèque suffisante, mais pourquoi le châtelain n'y suppléerait-il pas? Quelle force encore dans l'union de ces deux hommes pour l'instruction, la moralisation et le bien-être du peuple ! Malheureusement, si le premier reste ferme à son poste, le second a singulièrement faibli. Que font aujourd'hui, du moins pour la plupart, ces fils des preux dont les blasons rappellent tant de grands souvenirs? Ils tuent le temps, hautains avec ceux qu'ils devraient respecter et soutenir, plats et mous avec ceux qu'ils devraient contenir et diriger, inutiles à tous, funestes à eux-mêmes. Ainsi les a faits le libéralisme contemporain. Et cependant que de bien à réaliser ! Que le champ est vaste, et que la moisson serait belle !

Une exquisse de la vie chrétienne, d'après Mgr Isoard, termine et couronne dignement le volume dont nous venons de donner les lignes principales. « J'affirme, conclut M. Léon Gautier, que le monde « sera sauvé, le jour où notre vie à nous, catholiques de toutes les « classes et de tous les pays, sera véritablement conforme à l'idée de

« Jésus-Christ et à la discipline de l'Eglise... Imaginez l'impression « que produirait sur ces milliers, sur ces millions de communards « que nous méprisons trop, la vue de tout un peuple de vrais « chrétiens, simples, joyeux, détestant le luxe; n'ayant aucun goût « pour les journaux épicés, ni pour les toilettes tapageuses, ni pour « les repas fins; prélevant sur leur fortune une dîme triple et qua- « druple pour soulager toutes les misères et essuyer toutes les lar- « mes; pleins de haine pour tous les pharisaïsmes; faisant sérieuse- « ment pénitence... Oui, imaginez cette impression, et dites-moi si « elle ne serait pas de nature à changer soudain toute la face des « choses sociales (pp. 364 et suiv.). » L'effet serait au moins fort efficace, et nous devons appeler de tous nos vœux ce grand exemple. Ajoutons, avec une vraie reconnaissance, que parmi ceux qui auront tenté de le produire, M. Léon Gautier occupera une des premières places. Son dernier ouvrage, en particulier, sera un stimulant énergique pour les âmes qui sommeillent, et un manuel précieux pour celles qui cherchent leur voie. La lecture en est facile; l'intérêt n'y languit jamais; et il s'en échappe un parfum si vif et si doux de beau et solide christianisme, qu'on ne le ferme point sans aspirer à devenir meilleur.

LE VERDIER.

70. SAINTE MARIE-MADELEINE, *sa vie, son histoire et son culte*, par M. l'abbé SAGETTE, curé de la Madeleine de Bergerac. — 1 volume in-12 de 556 pages (1875), chez Bray et Retaux; — prix : 4 fr.

Après les recherches historiques et les immenses travaux d'érudition de M. l'abbé Faillon relativement à sainte Marie-Madeleine et à son apostolat en Provence, il y avait lieu d'espérer que, des précieux matériaux amassés par le savant sulpicien, naîtrait, en dehors de toute discussion, une nouvelle histoire de l'illustre pénitente, propre à réjouir et à satisfaire la piété des fidèles de nos jours. C'est ce que vient d'entreprendre et de réaliser M. l'abbé Sagette, curé de la Madeleine de Bergerac. Ancien professeur de rhétorique, déjà connu par plusieurs excellents écrits, le pieux et docte pasteur s'est senti porté à faire connaître et à glorifier davantage la grande patronne de sa paroisse. Son talent d'écrivain et son cœur d'apôtre l'ont heureusement inspiré. Le livre, fruit de son zèle et de ses labeurs, est l'histoire de sainte Madeleine la plus complète et la plus détaillée que nous ayons. Nous n'avons garde, assurément, d'oublier l'œuvre magistrale du P. Lacordaire sur le même sujet; mais la brillante notice

où l'éloquent orateur a déployé les ressources de son grand style en faveur d'une restauration dominicaine des sanctuaires de Provence, ne saurait être considérée comme une histoire proprement dite, et laisse place, évidemment, à un ouvrage de plus longue haleine et plus à la portée du commun des lecteurs. Le livre de M. l'abbé Faillon, *les Monuments inédits*, n'est point non plus une histoire, mais bien une vaste collection, un riche répertoire de textes, de pièces, de documents en tous genres, fixés, classés ou démontrés par de lumineuses dissertations. Le mérite de M. l'abbé Sagette a été de puiser à cette mine, d'y recueillir et de coordonner les éléments qu'elle lui mettait sous la main : un historien moderne de sainte Marie-Madeleine ne pouvait sans doute en rencontrer une plus féconde. Il en est résulté, non pas seulement un récit de l'existence évangélique et légendaire de la sœur de Marthe et de Lazare, de la pécheresse convertie, de l'amie du Christ, de l'extatique de la Sainte-Beaume; mais une véritable monographie qui s'étend à la famille d'où elle est sortie, aux lieux qu'elle habita, au sanctuaire qui marqua son séjour et son tombeau sur la terre de Provence, aux monuments qui germèrent sur ses ossements sacrés, à ses reliques confiées à la France et honorées de nos pères par tant de magnificence et de dévotion. On a ici, en somme, « une histoire aussi complète que « possible, en un volume restreint, de la triple vie de Madeleine « dans l'*Evangile*, dans la *tradition* et dans la *légende* : dans « l'Evangile enseigné par l'Eglise et commenté par les pères; dans « la tradition racontée par des témoins et prouvée par des monu- « ments; dans la légende éclairée par la vision et fixée dans la « mémoire des peuples (p. 4.) »

Nous transcrivons ici à dessein les termes mêmes dont l'auteur se sert pour exposer son plan. Il a raison de distinguer entre la légende poétisée par ce qu'il appelle « la vision, » et les textes du saint Evangile ou les monuments de la tradition. Aux yeux de la critique sérieuse, son livre aurait gagné en valeur, s'il eût pris soin, comme nous l'observerons en son lieu, de maintenir plus fermement cette distinction dans le développement des faits.

Voici la trame du récit.

Un chapitre préliminaire est consacré à établir sur des preuves que nous croyons irréfutables l'identité de la pécheresse de Magdalum avec Marie, sœur de Marthe et de Lazare. Dès lors, nous suivons les phases de son existence depuis les premières années de sa jeu-

Le Paysan de l'ancien régime n'est pas un intrus à côté de ces grandes ou hideuses figures qui sont sorties vivantes de quelques papiers de famille. Après des révélations d'outre-tombe, nous avons une étude des vieilles mœurs sous forme romanesque. A part les invraisemblances qui parsèment le récit, difficilement on aurait un récit plus gracieux tour à tour et plus saisissant. Les caractères ont du relief; les situations sont charmantes ou poignantes; le dialogue entraîne, tout est vivement enlevé et bien frappé. Au fond, qu'y a-t-il donc? la haine mystérieuse, implacable de deux hommes, Marlecheu et Vuidelome. Le premier déteste le second de toute l'affection qu'il garde pour un seigneur de l'endroit, victime des mauvais traitements du révolutionnaire Vuidelome abhorré dans le pays.

Entre ces deux inimitiés, il y a le couple idyllique de deux jeunes fiancés : Flore, fille de Marlecheu, et Frédéric, fils loyal et sans tache de l'autre paysan, sans foi et sans honneur ; il y a le neveu de l'oncle que Vuidelome a fait mourir, le jeune, trop jeune M. Louis, escorté de son pédagogue affolé de grec et de latin, et qui est, en dépit de ses seize ans, le *Deus ex machina* du drame. Les ressentiments des deux vieillards empêchent l'union au pied des autels de ces deux cœurs qui ont depuis longtemps parlé. Un saint prêtre, curé du village, intervient vainement; il échoue d'abord contre les résistances de Marlecheu, dont une maladie de la jeune fille, qui se meurt de tendresse, ne fléchit pas la colère. A la fin, M. Louis conjure Marlecheu, au nom même de la noble famille que le vieux paysan prétend venger par ses refus d'alliance, d'oublier les haines qu'une reconnaissance chevaleresque a fait vivre dans son âme, et de donner à Frédéric la main de Flore. C'est là comme un reflet des amours de Roméo et de Juliette, jetant leur doux éclat sur les rancunes immortelles des Capulet et des Montaigu. Mais ici le cadre est plus large : un souffle de religion et de chevalerie anime les scènes... Voilà bien l'homme des champs, tel que l'avait fait dans ses derniers beaux jours l'ancien régime si méconnu, en face du campagnard gâté, — tête et cœur, — par le virus révolutionnaire. Voilà aussi l'enfant de grande lignée, un prince dont la noblesse d'âme n'attend pas le nombre des années ; près de lui est un modeste curé, s'immolant chaque jour au devoir, comme faisaient alors la plupart de ces humbles apôtres, contre qui se déchaînait le mensonge, avant-coureur de la guillotine... Vraiment, tout le long de ce peti

drame enguirlandé d'une églogue, on respire dans une atmosphère d'honnêteté.

Pour tout achever, au bachelier de Sorbonne, l'abbé d'Escault, dans son château de Staplemonde, nous ouvre une échappée sur tout ce qu'il y avait de science ancienne et moderne dans la tête d'un modeste *diplôme*. Quelle verve de touche dans ce portrait ! quels vigoureux coups de brosse ! Les tons sont sans doute un peu criards. Cette figure enluminée par la fièvre hellénique est trop haute en couleur; mais cet original qui sait vingt langues et ne put jamais être un théologien, ce savant qui pâlit sur toute sorte *d'us*, a tant de poésie dans la poussière de ses bouquins, qu'il subjugue : on ne le quitte plus du regard, on le suit jusqu'à son lit de mort, où il s'éteint saintement sous le poids de ses 97 ans.

Encore un oncle dont M. d'Héricault est le diligent neveu. Il raconte le bon abbé par le menu, il fouille sa vie en tout sens, mais hélas, hélas! pourrait-il, comme exécuteur testamentaire, publier, en son propre nom de *neveu*, une masse de cahiers du poids de six cent cinquante livres, écrits d'une petite écriture compacte et renfermant tout le commentaire du bachelier sur Longin? Cent volumes in-folio, ni plus ni moins, a dit l'imprimeur à M. d'Héricault, œuvre d'un insensé, ajoute un médecin, et pourtant les lettrés, fort curieux des singularités de ce fatras, poussent de toute leur âme le légataire à respecter la volonté d'un mourant. Là-dessus, le perplexe neveu demande conseil à tous les savants de France, et main-forte à tous les banquiers. Ni les savants ni les banquiers ne l'arracheront à ses angoisses. En revanche il aura pour se consoler tous les amis de l'*humour;* chacun d'eux voudra connaître *intus et in cute* cet étrange abbé d'Escault, épris de ses incomparables reliures, de ses casiers aux lignes d'or, de ses riches couvertures chargées d'arabesques, de fleurs de lys et d'hermines, puis se disant, au déclin de ses ans, que les jours déclinent comme l'ombre, que la vie se fane comme l'herbe des champs, et qu'ici-bas tout est vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu et le servir. Donc, aux dernières pages, la foi religieuse donne la réplique à la fantaisie et la domine. Même dans les jeux d'imagination les plus effervescents du conteur, il y a un fond grave qui jamais ne se dérobe. GEORGES GANDY.

73. **MA MÈRE,** *Souvenir de sa vie et de sa sainte mort*, par Mgr DE SÉGUR. — 1 volume in-12 de 178 pages, portrait (1875), chez Tolra ; — prix : 2 fr. 50.

Mgr de Ségur, l'auteur si connu et si aimé de tant de publications

populaires qui produisent un si grand bien, a interrompu un moment cet utile apostolat pour payer un tribut d'hommage filial à sa vénérable mère « J'avais d'abord, dit-il, recueilli ces souvenirs « de la vie et de la bienheureuse mort de ma mère pour l'intimité « de la famille. Plusieurs personnes en furent vivement touchées ; on « m'assura tellement qu'ils pourraient faire du bien à grand « nombre d'âmes, que je me suis décidé à les publier. En cédant « à ces désirs, je crois rendre à la mémoire bénie de ma mère un « hommage cent fois mérité, et j'espère que les familles chrétiennes « où les livres si charmants, si aimables de ma bonne mère ont « pénétré, seront heureuses de la connaître davantage et de savoir « de quelle source découlaient ces eaux toujours pures et gra- « cieuses, qui fécondaient l'esprit et le cœur de leurs enfants. » — Qu'est-il besoin dès-lors de faire connaître la forme et le fond de cet ouvrage? Ecrit avec le cœur, il est l'expression simple et fidèle d'un sentiment d'amour, de respect et d'admiration qui se communique naturellement aux lecteurs et les rend sympathiques à l'auteur comme à celle dont il raconte la vie et les vertus.

Fille du comte Rostopchine, premier ministre de l'empereur Paul Ier, Mme Sophie de Ségur naquit à Saint-Pétersbourg le 19 juillet 1799 (1er août de l'année russe), et fut baptisée et confirmée le même jour, d'après un usage de l'Eglise grecque. Elle eut pour parrain l'empereur Paul 1er lui-même. Sa mère, Catherine Protassow, eut le bonheur de se faire catholique à l'âge de trente-deux ans, en 1806, et mourut à 84 ans, à Moscou, après avoir mené la vie d'une véritable sainte.

Sophie, son quatrième enfant, joignait à un excellent cœur, plein de générosité et de tendresse, un charmant caractère : « Elle était « toujours joyeuse, d'humeur égale, elle avait pour l'étude autant « de facilité que d'attrait. A cinq ans, grâce à plusieurs bonnes et « gouvernantes étrangères qui prenaient soin d'elle, elle parlait, « lisait et commençait à écrire le français, le russe, l'allemand et « l'anglais (p. 7.) »

Elle comprit de bonne heure par les fréquentes conversations ou discussions de sa mère avec l'archimandrite (ou archevêque) de Moscou, de quel côté se trouvait la vérité, elle demanda des livres, réfléchit, « et, une fois convaincue, elle n'hésita pas un instant à « se faire catholique, comme son admirable mère. C'était à Moscou, « en 1814 : Mon grand père alors absent, dit Mgr de Ségur, fut

« très-irrité lorsqu'à son retour il apprit ce qui s'était passé, mais « son excellent cœur pardonna bientôt. Il aima toujours très-tendre- « ment et très-particulièrement ma mère ; seule, hélas ! entre ses « frères et sœurs, ma mère eut l'insigne bonheur de quitter le « schisme pour embrasser la seule véritable Eglise, sauf toutefois, « sa dernière sœur, nommée Lise, qui..... se fit catholique la veille « même de sa mort, à Moscou, le 11 mars 1824, à l'âge de dix- « sept ans. En annonçant cette cruelle perte à sa sœur, la princesse « de Galitzin, elle aussi convertie à la foi et chrétienne digne des « premiers siècles, ma grand'mère commençait ainsi sa lettre : « Ma « sœur, félicitez-moi : Lise est morte, mais elle est morte catho- « lique. » Cette rare et chrétienne énergie de ma grand'mère ne « s'est jamais démentie (pp. 12 et 13). »

La jeune Sophie Rostopchine épousa, le 14 juillet 1819, à vingt ans, le comte Eugène de Ségur, arrière-petit-fils du chancelier d'Aguesseau, ainsi que du président de Lamoignon. « Ma mère eut « huit enfants, dont je suis l'aîné, quatre garçons et quatre filles, « poursuit Mgr de Ségur : sauf son second enfant, appelé Renaud, « qui mourut au bout de quelques semaines, elle eut le rare « bonheur de les conserver tous durant sa longue carrière : une « seule de ses filles, religieuse de la Visitation, ma sainte et douce « sœur Sabine, devait la précéder dans l'éternité. Ma mère aima « ses enfants avec une véritable passion, et Dieu sait si nous lui « rendions amour pour amour. Elle se sacrifia pour nous toujours, « toute sa vie, jusqu'à son dernier soupir (page 21). »

Nous ne poursuivrons pas plus loin ces premiers détails, mieux vaut renvoyer le lecteur à ces pages d'une inexprimable tendresse et d'une simplicité charmante, qui nous révèlent tous les traits d'une si belle vie. Laissons donc le digne fils se plaire à retracer les qualités et les vertus de sa mère : sa franchise, sa générosité, son dévouement, son énergie qui allait jusqu'à la témérité, sa foi vive, simple, aimante, sa patience inaltérable dans des souffrances qui la tinrent *durant plus de treize ans* étendue sur un lit de douleur, sa charité et sa piété enfin. Signalons seulement deux événements qui contribuèrent puissamment à sanctifier sa vie ; la vocation ecclésiastique de son fils aîné et la bienheureuse mort de sa fille Sabine.

« J'étais son premier enfant, dit Mgr de Ségur, et elle avait formé, « pour ce qu'elle croyait être mon plus grand bonheur, des projets « d'union que cette résolution ruinait par la base. Elle m'écrivait

« à Rome où j'étais alors, des lettres navrantes. Elle m'avoua depuis « qu'elle était alors quasi-désespérée, et que cet état d'angoisse ne « disparut qu'au bout de cinq longues années. Que de fois elle nous « a dit depuis, en se moquant d'elle-même : « Je me désolais de ce qui « devait me réjouir, et je versais des larmes amères sur ce qui devait « faire la consolation, le bonheur et la joie de ma vieillesse (p. 31). »

La mort de Sabine de Ségur, religieuse de la Visitation (voir notre t. XLIV, p. 76), que son bien-aimé frère raconte avec les plus touchants détails, après y avoir assisté, fut tout à la fois pour sa mère une épreuve douloureuse et consolante.

Mme la comtesse de Ségur n'aimait pas seulement ses enfants, qu'elle charmait dans leur bas-âge en leur racontant quantité de jolies histoires, qui les faisaient rire et pleurer tour à tour, et dont elle se servait pour développer en eux tous les bons sentiments et leur inspirer l'horreur du mal. Elle aimait tous les enfants en général, et cherchait à leur faire du bien. C'est pour eux que, vers les dernières années de sa vie surtout, elle composa une série de charmants volumes dont le succès prouva le mérite, et que la *Bibliographie catholique* a fait connaître à ses lecteurs au moment de leur publication. Nous craindrions de ne pas parler assez dignement de la mort de cette sainte femme. Qu'on lise ces touchants détails dans le volume auquel nous les emprunterions : on ferait difficilement une lecture plus intéressante et plus édifiante.

MAXIME DE MONTROND.

74. **MORALE PRATIQUE** *enseignée par l'exemple à la jeunesse française*, par M. G. DE GÉRANDO, premier président honoraire de la cour d'appel de Nancy. — 1 volume in-8° de 240 pages (1875), chez Alfred Mame et fils, à Tours, et chez Poussielgue frères, à Paris ; — prix : 1 fr. 30.

M. de Gérando n'entend point faire ici, à proprement parler, un cours de religion, ni même un traité complet de morale élémentaire ; il veut présenter seulement de tout cela les notions premières, à l'usage spécial des enfants et des jeunes gens. Père de famille, délégué en outre, pendant plusieurs années, pour inspecter une des principales écoles primaires de Paris, il connaît bien ce qui convient aux intelligences de cet âge, et il leur parle de manière à répondre aux besoins, à intéresser et à se faire comprendre. Une foi très-sincère perce dans chacune de ces pages ; on y sent le chrétien. Aussi aime-t-il à répéter le mot récemment prononcé par l'un de

nos évêques : « La morale sans la religion est une loi dépourvue de « sanction suffisante, un effet sans cause adéquate (p. 6). »

Le livre se compose de dix-huit chapitres : existence de Dieu et nos devoirs envers lui ; l'âme, son immortalité, le respect qu'elle exige ; le devoir et la conscience, la probité, l'amour de la vérité, les obligations de la famille, la bienfaisance, la générosité, le désintéressement, la reconnaissance ; la confiance en Dieu ; les vices les plus ordinaires ; l'esprit d'ordre ; le patriotisme, etc. ; quelques avis sur ces divers sujets de morale, dans un style familier, avec anecdotes et histoires intercalées ; anecdotes et histoires dont un bon nombre sont d'hier et ont l'attrait du présent. On feuillette ces pages avec intérêt, on y trouve du charme, et certainement elles ne peuvent qu'être utilement répandues dans les écoles et les familles. Un catéchiste y trouverait même des récits pour ses instructions et ses homélies.

La *Morale pratique* rappelle par sa forme, un excellent ouvrage du siècle dernier, *l'Ecole des mœurs,* de l'abbé Blanchard, qui n'est presque plus connu de notre génération, et qui pourtant n'a point encore été égalé, encore moins surpassé. V. CORDEMAIS.

75. **LA MORT DE LOUIS XVI,** *scènes historiques, le 10 août, — le 9 septemcre — le 21 janvier,* par M. A. DU CHATELLIER ; — 3ᵉ *édition.* — 1 volume in-8° de IV-330 pages (1875), chez Alphonse Picard ; — prix : 5 fr.

Il est des choses qui ne peuvent être plus saisissantes qu'au vrai jour de l'histoire. Le drame révolutionnaire est de ce nombre. Quelque féconde que soit l'imagination, elle ne sera jamais, quand il faudra peindre les héroïsmes incomparables et les scélératesses sans nom de cette époque terrible, aussi vivante et aussi colorée que la réalité sincère. L'auteur de cet écrit a le sentiment de cette vérité, lorsqu'il dit dans sa préface : « Il n'est pas dans notre œuvre *une* « *parole*, une *interjection*, un fait qu'on ne puisse retrouver dans « les journaux et les feuilles du temps (p. 2). » Pas une parole, pas une interjection qui ne soit historique, lorsqu'on met l'histoire en dialogues, c'est beaucoup dire. — Encore faudrait-il savoir si les journaux du temps consultés sont véridiques et si tous leurs récits sont ici à leur place. M. Du Chatellier ajoute : « Des détails entièrement nouveaux, que nous avons « puisés dans nos rapports avec « plusieurs contemporains célèbres, paraîtront peut-être aussi avoir « besoin de justification (p. 2). » Oui, sans doute, et il ne suffit

divisé aussi en quatorze livres et publié quelques années auparavant, en langue espagnole.

Hurter a dit de Lessius : « Ses œuvres se font remarquer par la « noblesse des idées, la clarté de l'expression, la richesse des ima- « ges. Non-seulement on y rencontre la lumière pour l'esprit, mais « elles excitent et nourrissent les meilleurs sentiments du cœur. » Et le P. Péronne, de son côté: « Outre la singulière netteté d'ex- « position, ce très-pieux auteur a ceci de particulièrement bon qu'il « élève à Dieu l'âme de ses lecteurs et les attache à lui, spéciale- « ment dans les prières finales, où, résumant ce qu'il vient d'établir « dans les précédents chapitres, il le convertit en oraisons pleines de « tendresse et de feu. » V. POSTEL.

102. **PIE IX** : *sa vie, son histoire, son siècle,* par M. J.-M. VILLEFRANCHE ; *avec un portrait du souverain-pontife* ; — 1 volume in-8° de VIII-549 pages, chez P.-N. Josserand, à Lyon et chez Jules Vic, Paris. — prix : 7 fr. 50.

C'est en 1870, à la vue des derniers attentats consommés en Italie, que M. Villefranche conçut le projet de son livre. « Je me mis « à l'œuvre, dit-il, consultant mon indignation plus que mes forces. « J'aurais voulu retrouver la foudre de Bossuet ou le burin de Tacite « pour venger la justice, consoler l'innocence opprimée, et marquer « au front le parjure sur son char triomphal (V). » Ces quelques lignes donnent la note de tout l'ouvrage, écrit avec beaucoup de verve et sous l'inspiration vivante d'un cœur profondément catholique. Mais aussi quel sujet ! quelle figure à peindre ! quels événements à raconter ! quelles péripéties et quels drames !

Le monde entier, depuis plus d'un quart de siècle, semble évoluer autour de Pie IX. Ce visage incomparable rayonne sur notre temps pour adoucir ses misères morales et montrer aux naufragés le seul port où se brisent les tempêtes, où les sociétés puissent prendre terre ; cette voix reste la grande voix de la justice, de la raison, de la vertu et de la vérité ; en sorte que lui fermer son oreille, c'est rompre avec tout ce qui fait vivre individus et nations, avec tout ce qui constitue la force et l'honneur de l'humanité. Et ceux qui veulent avilir et tuer le sentent bien !

M. Villefranche, en traçant l'histoire de Pie IX, devait nécessairement écrire celle de notre époque, dont elle est inséparable, où elle plonge par tous les côtés. Il n'y manque pas, et l'œuvre s'enrichit de tous ces documents et de cette variété de tableaux ; tous les peu-

ples, tous les politiques en renom, tous les souverains, tous les grands coupables, comme aussi toutes les nobles âmes qu'a vues ce siècle, défilent dans cette longue galerie, et posent tour à tour dans leur attitude définitive : car l'avenir ne leur en donnera pas d'autre, pour le châtiment des uns et pour la gloire de plusieurs. « Ce livre, écrit le cardi-
« nal Donnet, sera lu avec avidité. Rien n'y manque, ni les considé-
« rations élevées, ni les documents indispensables, ni la clarté, ni la
« chaleur, ni le style, qui est toujours à la hauteur du sujet. Il n'est
« pas jusqu'à ces détails charmants de la vie de Pie IX, jusqu'à ces
« anecdotes touchantes dont le livre abonde, qui ne soient faits pour
« captiver le lecteur. » L'appréciation d'un juge aussi éminent n'a nul besoin d'être confirmée, il suffit de la rapporter, et d'en louer la justesse. Quelques inexactitudes de détail méritent à peine d'être signalées. Ainsi, on n'a pas besoin de dispense pour recevoir le sous-diaconat à vingt-six ans, et s'il y en eut une accordée en 1818, ce dut être pour une cause autre que celle de l'âge (p. 6). C'est une erreur de dire (p. 14) que Joseph Bonaparte passa à Rome les trente dernières années de sa vie : il s'était retiré à Florence, et il y est mort en 1844, après un séjour de seize ans, et non de trente, car il avait vécu quelques années en Amérique.

La vie de Pie IX a été écrite souvent et les événements principaux en sont connus de tous. Né à Sinigaglia en 1792, il fit ses études à Volterra, entra dans les saints ordres, fut aumônier d'un orphelinat, puis envoyé en mission dans l'Amérique du Sud. A son retour, il fut chargé de la présidence de l'hôpital S.-Michel, et ensuite nommé archevêque de Spolète, où il put sauver la vie de son persécuteur futur, Napoléon III, et d'où il passa bientôt au siége d'Imola, qui n'est, du reste, qu'un simple évêché. En 1846, contre l'attente générale, il fut élu pape; le grand pontificat commence. Ce sont des ovations sans fin, des cris de triomphe retentissant jusqu'aux extrémités de l'univers ; les carbonari s'en emparent, les francs-maçons applaudissent, le faux libéralisme ne se possède pas de joie. Tout ce monde croit enfin avoir trouvé un complice. Sur quoi pouvait être fondée une si odieuse supposition, il est impossible de le comprendre; car les événements ont montré que jamais pape ne fut plus opposé aux théories révolutionnaires. L'amnistie qu'il accordait aux condamnés politiques du règne précédent n'était ni un mouvement vers leur cause ni un amoindrissement des revendications légitimes de l'autorité, mais un acte de pure clémence, l'élan généreux d'un grand

cœur, qui devait avant peu montrer, une fois de plus, ce qu'il faut attendre d'âmes perverties et gangrenées au souffle de la révolution. Le sacrilége même ne les arrêtera pas dans les dédales de l'hypocrisie. L'Angleterre jouera là aussi un rôle, à côté de Mazzini et de ce triste condottiere qui a nom Garibaldi. Après les ovations, les prétentions; rien ne peut assouvir cette armée d'ambitieux à qui ne suffit point une part dans la chose publique, mais à qui il faut tout, même la trahison de ses devoirs par le pontife ! Cela, ils ne l'obtiendront pas. Et c'est alors que le masque tombera, que la conspiration maçonnique apparaîtra dans sa haute laideur. Le poignard entrera en scène comme argument final, et Rossi baignera de son sang les escaliers de la Chancellerie, sans que la Chambre des députés s'en émeuve, et ce poignard, tout rouge encore, nous le verrons, nous qui traçons ces lignes, promené dans les rues de la ville sainte, acclamé, présenté comme un trophée à la veuve et au fils de la victime, parmi les chants frénétiques de la horde dite libérale. Pie IX est prisonnier au Quirinal, et nul ne sait jusqu'où peut aller la rage des insurgés. M. Villefranche nous dépeint ici l'attitude de la diplomatie, les démarches tentées surtout par la France, et ce sera son honneur, pour protéger efficacement l'illustre et saint pontife. On savait désormais ce que les sectaires italiens entendaient par le mot *réformes*. — Pie IX est à Gaëte ; la sympathie et l'admiration du monde l'y suivent; Naples et Paris arment pour sa cause. Bientôt il rentrera, au milieu des acclamations de son peuple, et reprendra l'œuvre commencée. Mais un nouvel adversaire se dessine, le Piémont et derrière lui, esclave des carbonaris, Napoléon III le taciturne. Une protection de quelques années ne semble qu'une habileté plus grande pour préparer les derniers attentats. En fait, les alliances de l'empereur des Français se tournent de la manière la plus patente vers les ennemis de la papauté, vers les cupidités qui s'étalent sans vergogne et sans conscience. Pie IX ne fut guère trompé par ce manége : il disait aux troupes françaises qui se retiraient, le 6 décembre 1866 : — « Il ne faudra point se faire d'illusions, la révolution « viendra ici. Elle l'a proclamé, elle le proclame encore.... Il y a « six ans, je parlais à un représentant de la France, il me demandait « si j'avais quelque chose à faire transmettre à l'empereur. Je répon- « dis : saint Augustin, évêque d'Hippône, ville aujourd'hui française, « voyant les barbares aux portes de la ville, demanda au Seigneur de « mourir avant leur entrée, parce que son esprit s'effrayait des maux

« qu'ils amèneraient avec eux. J'ajoutai : *Dites* cela à l'empereur, il « comprendra. L'ambassadeur me répondit : Très-Saint-Père, rassu- « rez-vous : les barbares n'entreront pas. Mais l'ambassadeur n'était « point prophète. » Le Pape, lui, ne l'était-il pas à ce moment? Certes, il eût été livré plus tôt, si l'attitude de l'épiscopat et des catholiques, les énergiques appels de Mgr Dupanloup, entre autres, n'avaient un instant paralysé les plus perfides desseins. Mais enfin l'heure arriva où cette tache honteuse s'étendit sur le front de l'Europe sans qu'un seul souverain essayât de la secouer. — M. Villefranche nous retrace toute cette histoire lamentable, les hypocrisies, les mensonges, les violences, et il montre en même temps l'âme du souverain pontife toujours supérieure aux coups de la fortune, aux ignominies des hommes, aux victoires de l'iniquité. Sans multiplier trop les documents, il en fournit assez pour éclairer en plein les situations, dévoiler les manœuvres, faire apprécier les personnages. Il en est de ceux-ci qui sortent fort endommagés de la lumière jetée tout à coup sur leurs opérations. C'est la justice divine qui commence à faire sa tournée, et qui l'achèvera, nous en sommes sûrs. — Il y a là aussi bien des héros : ces courageux zouaves catholiques accourus du Nord et du Midi, et donnant généreusement leur sang à Castelfidardo et dans toutes les actions où la justice souffre violence. — L'auteur, au milieu de ces intérêts majeurs, n'oublie pas non plus ceux du gouvernement de l'Eglise universelle. Les questions déférées au saint-siége et par lui tranchées, la création de tant d'évêchés nouveaux, l'impulsion donnée aux missions, le concile du Vatican, les encycliques, le *Syllabus*, lui inspirent des pages intéressantes et belles. Les anecdotes se glissent au courant de la narration et en doublent l'intérêt, parce que dans le pontife elles font voir les éminentes qualités de l'homme. On ne pouvait omettre les discours que le monde a lus avec admiration à mesure qu'ils ont été prononcés. Leur place naturelle dans le récit en fait mieux saisir encore l'incomparable éloquence, l'à-propos toujours merveilleux, la surnaturelle fermeté. L'auteur donne, à la fin, le texte de ce *Syllabus*, qui a soulevé tant d'orages au clan des ignorants et des ennemis, et dont un évêque anglais, Mgr Ullathorne, a dit si justement : « Quand même M. Gladstone serait catholique et connaîtrait bien son « catéchisme, il aurait encore besoin, à titre de préparation indis- « pensable avant de traiter du *Syllabus*, de faire les études que « voici : D'abord, une année de philosophie scolastique, pour com-

« prendre les termes de l'école, leur usage et leur application ; en « second lieu, un cours de trois ans de dogmatique et de théologie « morale, sous des maîtres compétents. Après cette préparation, il « aurait simplement acquis les connaissances élémentaires pour expo- « ser le *Syllabus*, pourvu qu'il en examinât les propositions avec la « sagacité requise, dans leur contexte original, et qu'il prêtât l'atten- « tion voulue aux faits historiques auxquels se rapporte chacune « d'elles, ainsi qu'à l'époque, au pays, aux personnes et aux circons- « tances. » (P. VII). V. POSTEL.

103. PHILOSOPHIA *juxta inconcussa tutissimaque* divi THOMÆ *dogmata, logicam, physicam, moralem et metaphysicam quatuor tomis complectens*, auctore P. F. Antonio GOUDIN, Lemovicensi, ordinis prædicatorum, sacræ theologiæ doctore, philosophiæ professore in schola divi Thomæ ab illustrissimo D. Dominico de Marinis, ex eodem ordine, archiepiscopo Avenionensi, in ejusdem urbis academia erecta. — Novissime recensit et edidit ROUX-LAVERGNE, in Rhedonensi seminario philosophiæ professor; — *nova editio*. — (4 volumes in-12 de 280, 240, 238 et 312 pages), chez V. Sarlit ; — prix : 8 fr.

Dans les pays où l'enseignement théologique a gardé ses vieilles et fortes traditions, recommander la philosophie de Goudin serait presque une dérision. Cet ouvrage y est classique. C'est par lui qu'on s'y prépare d'ordinaire à aborder la Somme de saint Thomas. Mais en France, c'est autre chose. Goudin, malgré le double titre de la naissance et du talent, n'y a pas joui longtemps de ses légitimes succès. Il était même si profondément oublié dans nos écoles, que M. Roux-Lavergne pense avoir fait une vraie découverte quand il rencontra son livre, il y a une vingtaine d'années, et s'applaudit hautement de cette bonne fortune inattendue. — Ce livre, du reste, comme le savant professeur se plaît à le dire, est « un résumé « excellent de la philosophie de saint Thomas, composé par un « érudit de premier ordre, possédant toute la science de l'école « thomiste, et admirablement versé dans les méthodes scolasti- « ques (t. I, p. 7). » — Il se divise en quatre parties, la logique, la physique, la morale et la métaphysique, qui forment quatre volumes d'une étendue à peu près égale. Dans le premier, après les préambules ordinaires et indispensables sur le terme, la proposition et l'argumentation ou le syllogisme, on rencontre cette remarquable théorie des *universaux* qui a divisé tout le moyen âge et qui n'a presque rien perdu de son actualité. — Le second comprend la physique générale, c'est-à-dire « les conditions métaphysiques

« de l'existence des choses naturelles. » On y discute les théories de la matière première, de la forme substantielle, du composé naturel, des causes, du mouvement, de l'infini, du lieu, du temps, du vide et du plein, toutes curieuses et graves.—Dans le troisième est contenue la physique particulière, suivie de plusieurs petits traités de saint Thomas, que M. Roux-Lavergne a jugé utile d'y ajouter. De la physique particulière le savant éditeur n'a laissé que le traité de l'âme, le reste contenant des principes que les découvertes modernes de la science ont démentis. C'est là qu'il faut étudier la célèbre question de la connaissance humaine au point de vue de la scolastique.— Le quatrième volume est consacré à la morale et à la métaphysique. Inutile de dire que la fin de l'homme et la valeur de ses actes, la nature et les accidents de l'être, particulièrement de l'être spirituel, sont choses capitales, et que l'interprète de saint Thomas en a pénétré les plus mystérieuses profondeurs. — Enfin, un appendice contient quelques passages du docteur angélique qui assignent à la raison humaine ses limites naturelles et démontrent la nécessité de la révélation. —La Philosophie de Goudin est le manuel nécessaire de tous ceux qui veulent comprendre les grands théologiens du moyen âge. Nous regrettons que l'édition nouvelle ne contienne pas un petit dictionnaire des termes les plus usités dans la scolastique. LE VERDIER.

104. **POUR UNE ROSE,** *nouvelles*, par M. Etienne MARCEL. — 1 volume in-12 de 232 pages (1874), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 1 fr.

Sous ce titre, qui semblerait annoncer une frivolité, apparaît toute une dramatique histoire. Le vicomte Henri de Bréan, âgé de trente-huit ans, a consacré ses plus belles années à élever un frère beaucoup plus jeune que lui et resté orphelin dès le berceau. Maintenant que son pupille est devenu un homme, le frère aîné croit pouvoir s'occuper de son propre bonheur et se choisit une fiancée. Le jeune Raymond se moque d'abord du choix de son frère, qui laisse effectivement, sous le rapport du nom et de la famille, certaines choses à désirer; mais il est bientôt subjugué par le caractère et les charmes de la jeune fille, et elle-même semble avoir plus de sympathie pour son futur beau-frère que pour l'homme un peu mûr qui lui est destiné. Liés tous deux, l'un par la reconnaissance fraternelle, l'autre par des promesses échangées, les deux jeunes gens combattent ce

leurs généraux n'ont réussi qu'à accélérer la débâcle et à multiplier les capitulations. Tableau lugubre sans doute, mais qui peut devenir une grande leçon. Si nous avons été si cruellement meurtris, c'est que nous n'étions plus les héros d'autrefois. Or, d'où vient notre décadence, et comment la France pourra-t-elle se relever? Voilà le problème inscrit sur nos ruines; la solution n'en est pas loin. « Il est inutile de se fâcher contre les choses, disait Mme de Staël, « car cela ne leur fait rien du tout; c'est aux hommes qu'il faut ap- « pliquer les remèdes. » LE VERDIER.

105. **LES VRAIS PRINCIPES** *de l'éducation chrétienne rappelés aux maîtres et aux familles; dispositions requises pour en faire une heureuse application et devoirs qui en découlent*, par le P. A. MONFAT, de la société de Marie. — 1 volume in-18 jésus de VIII-366 pages (1875), chez Bray et Retaux; — Prix : 3 fr.

Est-ce le besoin général, qui partout est senti, de réformer par l'éducation une génération malade qui roule au tombeau? est-ce l'expression d'un zèle, bien louable assurément pour l'amélioration et le perfectionnement des âmes, en dehors de toute considération de temps? serait-ce peut-être cette infirmité contagieuse des inventions et des nouveautés qui est une des marques de notre époque, destinée, paraît-il, à s'écouler dans les expérimentations de tout genre? Ce qui est certain, c'est que jamais, depuis six siècles, on n'a vu éclore tant d'ouvrages sur l'enseignement et la direction de la jeunesse. Ne nous en plaignons pas, puisque de ce concours peuvent sortir d'excellents résultats, et qu'en toute hypothèse il accuse le souci d'un des premiers intérêts de la société. Ne nous en plaignons pas, surtout, s'il enrichit nos bibliothèques de bons et utiles traités comme celui que nous avons à faire connaître ici. Rien, assurément, n'est à inventer dans ces voies éclairées par les âges, rien, pas même les mots; mais on peut développer, présenter autrement, perfectionner certains points pratiques et les règles d'application. « Rien, pas même les mots; avons-nous dit : eh! sans doute » tout est fait, conquis, établi de ce côté : laissons-donc le néologisme vide, prétentieux, absolument superflu, et disons *le maître*, *le professeur*, *le régent*, si l'on veut, repoussant *éducateur*, expression jeune et pauvre, et inférieure comme dignité et comme sens. Elle eût fait bondir Rollin, elle détrône le vrai et noble mot, s'imprègne d'un parfum de métier, bref, ne vaut rien. Le P. Monfat nous excusera de parler avec cette franchise, malgré sa note justificative (il la croit telle) de la p. 10.

Notre pauvre langue, qui savait tout dire, et tout bien dire, est mise sur le gril par les infimes manœuvres de la presse quotidienne: écartons, pour ce qui est de nous, les charbons, au lieu de souffler dessus.

Les colléges religieux ont obtenu en France de grands succès, et semblent, grâces à Dieu, avoir pour eux l'avenir : ce serait le salut, qu'on n'en doute pas. Déjà se sont multipliés dans le monde, les administrations, l'armée, les chrétiens déclarés que n'arrête plus le respect humain ; les églises sont fréquentées davantage, les sacrements recherchés par un nombre plus consolant de fidèles ; le blasphème a diminué, et le simple bien-vivre le proscrit sur les lèvres de l'homme le plus indifférent à la foi. C'est l'heure de consolider et d'étendre ces saints progrès en pénétrant de plus en plus l'âme de l'enfant des maximes et des lois du christianisme. Est-il donc suffisant de donner à l'étude de la religion quelques heures de la semaine, comme on le fait pour les mathématiques et l'histoire ? La religion est plus qu'une science, c'est une vie, et la vie ne se suspend point ainsi à volonté, pour reprendre sur indication de réglement. Triste temps que celui où l'on est obligé de prêcher laborieusement ces vérités toutes premières ! Le fameux progrès en est là, pourtant, et, lorsque l'Etat, dans les institutions qu'il dirige, accorde au catéchisme sa place, ce n'est pour lui qu'une question de programme, de convenance; d'usage , et, si l'on scrute d'un peu près, on s'aperçoit très-vite que le fond, s'il n'est hostile, se traduit littéralement par *indifférence*. Encore une fois, la religion est une vie qu'il faut faire circuler dans tout l'être, et non point un habit de circonstance. Elle existait avant les lettres, elle leur survivra : *Sive linguæ cessabunt*, *sive scientia destruetur*, dit saint Paul. Seule, par cela même, « elle est capable de donner à l'intelligence toute sa lumière, au génie « tout son élan, au cœur toute sa vertu, à la conscience toute son « énergie, à l'âme toute son unité et sa paix (p. 8). » C'est pourquoi elle est la clef unique de ce que notre siècle, livré aux chiffres, appelle le *problème social*. — Parfaitement édifié là-dessus, comme l'est tout esprit formé par la réflexion, le P. Monfat nous apporte une exposition nouvelle des principes de l'éducation, mais de l'éducation foncièrement religieuse et chrétienne, qui ne s'occupe pas seulement de former des latinistes, des historiens, des écrivains, des orateurs, des ingénieurs et des savants, mais qui veut bien autrement préparer la voie que suit le pèlerinage d'ici-bas, et ne laisser personne s'endor-

mir ou s'étourdir dans le chemin de l'éternelle perdition. Voilà le point de vue authentique, rationnel, *humain* selon la valeur de l'expression ; et il importe extrêmement que tous les maîtres en soient profondément pénétrés. Les parents aussi ; et ils trouveront profit à étudier l'ouvrage, en partie rédigé pour eux, et dont voici l'analyse.

Deux parties le divisent, dont la première renferme des considérations générales sur l'excellence de la mission du maître entendue au sens chrétien. — Après s'être fait lui-même petit enfant, Jésus s'est identifié en quelque sorte à tous les enfants : or, l'éducation chrétienne se propose de faire croître la présence du Seigneur dans ces jeunes âmes à mesure qu'elles se formeront. Ainsi, pour les autres âges, tout ministère apostolique tend à établir et à développer la vie de Jésus-Christ dans l'homme. Maintenant, observons deux caractères admirables de ce ministère auprès des enfants : 1° il agit sur cette vie de Jésus dans le chrétien à sa source et dans sa première fraîcheur, et il a de merveilleux moyens à sa disposition, la première communion, entre autres ; 2° son action s'étend à l'âme tout entière ; il en proportionne les facultés, les ennoblit, les agrandit, leur donne une intensité de force remarquable : et là vraiment est l'homme ; car, séparées de la foi, lettres et sciences ne sont que vain mirage, et trop fréquemment deviennent un instrument malheureux et un danger. Mais nous allons plus loin, et nous disons que l'éducation sincère, chrétienne, se propose avant tout de réaliser les espérances de l'Eglise sur l'avenir des enfants. Les sages de l'antiquité ne sont-ils pas unanimes à dire que l'espoir de la société repose sur la manière dont on élève les jeunes générations ? C'est d'ailleurs du simple bon sens. Voila pourquoi nous voyons le christianisme, dès le temps des Apôtres, plus tard dans ses conciles, par ses évêques, ses monastères, ses universités, montrer pour l'éducation une infatigable et séconde sollicitude. Des pontifes romains furent à la tête de cette direction et de ces efforts, et Pie IX aujourd'hui, après les créations qui lui sont dues dans ce sens, voyant s'accumuler les envahissements, les destructions et les sacriléges, dénonce sans cesse les attentats de l'impiété contre l'éducation comme la plus criminelle et la plus funeste des machinations. — Enfin, le ministère de l'éducation offre au zèle des maîtres les conditions les plus désirables de succès : dispositions favorables dans l'âme de l'enfant, autorité que donne sur lui le caractère sacerdotal uni à celui de professeur. Le P. Monfat nous introduit ici dans des considérations aussi élevées que justes et

frappantes, principalement sur ce thème, qu'il est digne de l'autorité et de la mission sacerdotales d'enseigner, à côté de l'Evangile et avec lui, les lettres et les sciences profanes, dont l'incrédulité se sert pour pervertir, et qui fournissent mille occasions d'éclairer l'esprit sur les choses mêmes de la foi, comme de le détourner de Dieu si l'on est animé de sentiments contraires. Le prêtre a le devoir, et seul à peu près il peut le remplir comme il faut, de réagir contre le paganisme des programmes universitaires, imposés aux maisons libres elles-mêmes à cause du baccalauréat. — A quoi il est bon d'ajouter, avec l'auteur, et pour encouragement, que l'éducation présente à ceux qui en remplissent le ministère de précieux avantages pour leur propre perfection spirituelle et pour la culture plus achevée de leur intelligence. Que n'apprennent-ils pas, et combien leur est profitable la discipline journalière!

La seconde partie, descendant à l'application, énumère les dispositions réquises pour réussir dans l'éducation, et à la fois les devoirs communs à tous les maîtres. A eux l'esprit de piété, s'ils songent à leur propre salut, et pareillement s'ils veulent avoir une action heureuse sur les jeunes cœurs abandonnés à leurs soins; le sentiment du devoir les y aidera, et les exercices réguliers que la piété demande, plus faciles à maintenir en une telle vie, seront pour eux un rempart. A eux la science compétente, commune ou spéciale : c'est une obligation de l'acquérir, et on en marque à ce lieu, avec une expérience visible, les moyens et la route. L'auteur s'étend avec complaisance (et comme nous l'en louons!) sur la nécessité du travail dans les maîtres, et à tous égards, aussi bien comme garantie de la piété et de la vertu que pour les obligations étroites de leur charge. Car, par exemple, le travail exige, et l'habitude qu'on s'en est faite suppose la domination de l'âme sur les sens ; c'est le principal, certainement. — Signalons l'article de *l'autorité* : son indispensable nécessité dans l'éducation, son origine qui est Dieu seul, les moyens de l'obtenir et de la conserver auprès des enfants, et aussi les défauts qui la pourraient compromettre. Belles pages, excellents avis, observations pleines de justesse. — Le P. Monfat, complétant ce cadre déjà si étendu, traitera des devoirs des maîtres à l'égard de l'œuvre commune, de leurs devoirs envers les supérieurs, de leurs devoirs réciproques entre eux, de leurs devoirs envers les élèves : chapitres riches, détaillés, embellis souvent d'anecdotes, et qui apprendront bien des choses aux plus anciens praticiens même.

Et ainsi voilà un ouvrage de pédagogie qu'on peut recommander de toute façon aux maîtres chrétiens et aux parents. Nous l'estimons un des meilleurs parmi tous ceux qui existent, et l'un des mieux appropriés aux nécessités du temps où nous sommes. V. POSTEL.

106. LA PROPHÉTIE DE DANIEL, *philosophie de l'histoire depuis la création jusqu'à la fin des temps*, par M. l'abbé DOMENECH. — 2 volumes in-8° de XVI-560 et VI-578 pages (1875), chez V. Palmé; — prix : 15 fr.

M. l'abbé Domenech avait donné déjà à la science de sérieux et importants ouvrages qui honorent son nom, et que l'attention publique a su distinguer parmi la multitude de publications contemporaines de tout genre; mais nous ne croyons pas qu'aucun de ses travaux antérieurs puisse entrer en comparaison avec cette dernière et magnifique preuve de son savoir, de son rare et sympathique talent. Un tel livre mérite tous les éloges qu'on en peut faire. C'est bien, comme le dit le sous-titre, la philosophie de l'histoire : philosophie solide, allant au cœur des choses, ne s'attardant pas aux surfaces, et voyant bien parce qu'elle voit de très-haut, de Dieu. Philosophie plus que jamais nécessaire, ajouterons-nous, parmi les confusions morales de notre temps, si bien dépeintes par l'auteur : « Les incapacités « les plus nulles, les ambitions les plus ridicules, se disputent le « pouvoir, et surtout le trésor public, à l'abri de tout danger, laissant « aux masses le soin de se battre pour la patrie ou l'idée nouvelle « qui doit élever sur le pavois les égoutiers de la société. Tout prin- « cipe de patriotisme manquant par le manque de tout principe re- « ligieux, on ne sait rien édifier la veille qui ne doive tomber le len- « demain, en écrasant ceux qui élèvent et ceux qui renversent. Sur « toute demeure d'homme, du palais à la chaumière, l'amour du « plaisir ou de l'argent a produit la déification de l'individu; chaque « homme n'a d'autre dieu, d'autre idole que lui-même; l'indivi- « dualisme de tous, en s'introduisant dans les mœurs de tous, a passé « l'éponge sur le cœur humain pour en effacer tout sentiment élevé, « noble, généreux, ainsi que le respect de Dieu, de l'autorité, des « lois, de la patrie et de la famille. Sans amour, sans respect, sans « idée, l'homme s'isole bêtement, s'encense bêtement, vit et meurt « bêtement, sans savoir, sans pouvoir, sans vouloir : car le vide « n'enfante que le vide (t. I, p. 13). » — Voyons l'occasion et le plan du livre.

Il y a vingt-cinq ans, à la suite d'une entrevue avec le saint-père,

où il avait été question de la prophétie de Daniel et des événements qui tous les jours en sont le providentiel développement, M. l'abbé Domenech conçut la pensée de la vaste étude qu'il nous présente aujourd'hui. C'est au Colysée, sur le sable imprégné du sang des martyrs, que s'accusèrent dans son esprit les dernières lignes du dessein ; et depuis cette époque il n'a cessé d'en rassembler les matériaux. Ses notes, prises en toute circonstance, en divers pays, sur l'océan même pendant de longues traversées, sont, en effet, abondantes et précieuses ; malheureusement, les indications des sources ont été ou perdues ou négligées, en sorte qu'on ne les donne nulle part, et qu'il est comme impossible de vérifier un seul texte : or, les textes sont là très-fréquents, très-nombreux, le plus souvent décisifs du côté de la science, et on regrettera de ne pouvoir les contrôler. C'est un inconvénient fort grave, couvert par la seule bonne foi littéraire, qu'un adversaire prévenu s'empressera de décliner comme argument péremptoire.

Résumant son travail, l'auteur l'appelle une étude raisonnée du monde *matériel*; du monde *spirituel*, et du monde *historique*. Et en vérité, quand on l'a lu, on s'assure que c'est bien tout cela. Partant du principe indiscutable que tout ce qui existe provient d'une cause première, c'est-à-dire de Dieu, et que Dieu n'a rien créé sans un motif et un but déterminés, on voit, de toute évidence, que la foi, la science et la raison, loin de se contredire, doivent s'accorder dans les lois physiques, morales, historiques, imposées par le Créateur à toute créature. Des connaissances multiples, approfondies, sont nécessaires pour mener à bien un traité aussi étendu, aussi complexe : il y faut la philosophie, la théologie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la géologie, la physique, la chimie, sans parler de l'histoire proprement dite, et sur toutes ces matières qu'il aborde sans crainte, M. l'abbé Domenech raisonne en maître. C'est un des grands mérites de son ouvrage, celui peut-être qui frappe le plus le lecteur réfléchi, et dès la première page.

Six siècles avant Jésus-Christ, un roi de Chaldée prend Jérusalem, emmène à Babylone Joakim, roi de Juda, et les principaux officiers de sa cour, parmi lesquels se trouvait Daniel. Trois ans après, ce roi publie un songe qu'il venait d'avoir, et Daniel, inspiré de Dieu, le lui explique : c'est la série des quatre grands royaumes autour desquels graviteront les annales humaines, avec le dernier et le plus étendu, qui ne doit point périr, et qui est l'Eglise. Peu de temps après,

— Dédié à Pie IX. — 1 vol. in-18 de 252 pages, chez V. Palmé; — prix franco : 1 fr.

. Approuvé par Mgr l'évêque d'Angoulême.

Muguets, par Mlle NOTTRET, maîtresse de pension. — 2e *édition.* — 1 vol, in-12 de 330 pages, chez Mme veuve H. Caterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig ; — prix : 2 fr.

OEuvres *pastorales* de Mgr DARBOY, *comprenant ses mandements et ses allocutions depuis son élévation au siége de Nancy jusqu'à sa mort.* — 2 vol. in-8° de XVI-496 et 522 pages, chez H. Le Clerc, Reichel et Cie; — prix : *12* fr.

OEuvres *de Mgr* **Gerbet**, *évêque de Perpignan*, Ire SÉRIE : *Mandements et instructions pastorales, publiés par les soins de Mgr* BORNET, protonotaire apostolique, ancien vicaire général de Perpignan. — 2 vol. in-8° de 418 et 452 pages, chez Tolra ; — prix : 12 fr.

Voir sur cet ouvrage, p. 147 de notre précédente livraison.

Parure (la) spirituelle, *dédiée aux enfants de Marie : — Ouvrage honoré de l'approbation de Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry.* — 1 vol. in-16 de IV-310 pages, chez Mme Conor, libraire, à Saint-Brieuc ; — prix : 2 fr. 50 c., 2 fr. 65 c. par la poste.

Pie IX, *sa vie, son histoire, son siècle*, par M. J.-M. WILLEFRANCHE. — Ouvrage orné de plusieurs gravures. — 1 vol. in-8° de VIII-550 pages, chez P. N. Josserand, à Lyon et chez J. Vic, à Paris; — prix : 7 fr.

Prières et souvenirs, *poésies religieuses* par M. Octave DUCROS (DE SIXT). 3e *édition.* — 1 vol. in-12 de 250 pages, chez Haton, — prix : 2 fr. — franco : 2 fr. 25 c.

Raison (la) *et l'Evangile, suivi de considérations sur les universités catholiques*, par M. Auguste NICOLAS. — 1 vol. in-8° de X-318 pages, chez Poussielgue frère; — prix : 4 fr.

Récréations *dramatiques des pensionnats et des familles. — Drames, charades en actions, scènes comiques, pantomimes; plans de récréations; conseils pour faciliter la représentation, la mise en scène, le choix et la confection des costumes, l'exécution économique des décors : règles pour la composition des charades en action, etc.* — MUSIQUE POUR LES JEUNES GENS. — 1 vol. grand in-8° de 132 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 3 fr.

Roche noire (la), par Mme Marie MARÉCHAL. — 1 vol. in-12 de 340 pages chez Firmin Didot et Cie ; — prix : 3 fr

Bibliothèque des mères de famille.

Roi (le) de pique, ou le *Département de la Charente*, par M. BALECH-LAGARDE ; *nouvelle édition.* — 1 vol. in-12 de 120 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 60 c.

Récits historiques et légendaires de la France

Système métrique *avec questionnaire et exercices, suivi de tableaux donnant les valeurs des anciennes mesures françaises et des monnaies étrangères*, par M. E. DIDRY, ingénieur civil, — in-18 de 72 pages, chez V. Sarlit ; — prix : 30 c.

Tour (un bon) *de vieille tante*, comédie en trois actes, suivi du *jeune patriotisme*, par M. Constant PORTELETTE, professeur au lycée impérial de Lille, etc. — 1 vol. in-12 de 144 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 80 c.

Verbe (le) incarné, par M. l'abbé COULIN, prêtre, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Marseille. — 1 vol. in-18 de XXVIII-356 pages, chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig; — prix : 1 fr. 50 c.

Vie *de Henri IV*, par M. de LESCURE. — 1 vol. in-12 de 288 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 1 fr. 25 c.

Le Propriétaire-Gérant,

J. DUPLESSY.

TABLES.

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

3 Indique les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.

R. *Placée toujours après un chiffre,* cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve.*

Y. *Placée après un chiffre,* cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée,* et qui ne peut être lu *que par quelques-uns,* et pour des *raisons exceptionnelles.*

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires ; ainsi, 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

B.

C.

D.

H.

I.

J.

L.

M.

R.

S.

V.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A.

B.

C.